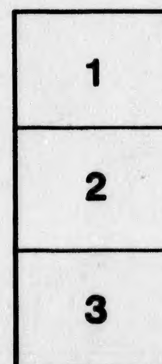
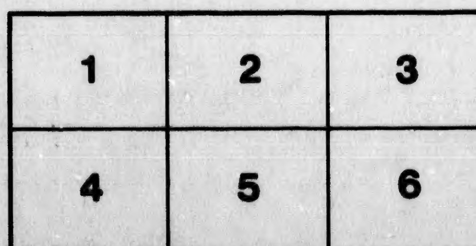

1
2
3


1
2
3


1
2
3
4
5
6

ÉCHOS DE QUÉBEC

ÉCHOS

DE QUÉBEC

PAR

NAPOLÉON LEGENDRE

—

Tome I

—



QUÉBEC
IMPRIMERIE AUGUSTIN COTÉ ET Cie
—
1877

É

L

Avez-v
de l'année
s'élève ur

Tous le
après les
français p
désespéra
tranquille
article ! »

ÉCHOS DE QUÉBEC

LE CHOMAGE DES JOURNAUX

Avez-vous remarqué qu'il y a certaines époques de l'année où, d'un bout de la presse à l'autre, il s'élève un cri immense, général.

Tous les journaux, sans distinction, et les uns après les autres, lancent, enveloppée dans un français plus ou moins grammatical, cette pensée désespérante : « La politique chôme, le pays est tranquille, il n'y a pas de sujets pour un seul article ! »

Les uns disent cela en toutes lettres. D'autres, un peu plus fiers, n'osent pas l'avouer, mais le font pleinement comprendre en tombant soudainement et à bras raccourci sur un confrère tout abasourdi de cette tempête de neige en plein cœur d'été. Les troisièmes s'écrivent de longues correspondances datées d'un village un peu éloigné et signées de trois X ou de « Un abonné. » Il y en a qui vont jusqu'à s'attaquer dans le numéro du lundi, sous un petit nom, pour se défendre victorieusement (cela va de soi), dans le numéro du mardi sous le nom véritable.

Il n'y a rien, en un mot, qu'on n'invente pour cacher sa disette ou rejeter sur les circonstances une stérilité qui tient à l'homme lui-même.

Chaque fois que je vois ces petits aveux exprimés ou sous-entendus, je ne puis pas m'empêcher de rire de tant de naïveté tout en m'attristant sur ce que la chose en elle-même renferme de désolant.

Allons donc ! Pas de sujets d'article ! Est-ce que le journalisme, par hasard, serait créé expressément pour se nourrir de débats parlementaires, de bulletins de batailles ou de chicanes de partis ?

Des sujets ! Mais c'est précisément quand le parlement chôme, quand le pays est en repos que les sujets doivent abonder. N'y a-t-il que la politique et tous ses rouages qui intéressent un pays ?

Et les arts, et l'agriculture, et la science mise au niveau de tous, et l'éducation, et la religion et la vie, enfin ? Pour quoi donc êtes vous faits, ô journalistes, si ce n'est pas pour tout cela ?

Allez-donc dans cet atelier où végète un grand talent, peut-être un génie, prêt à succomber. Combattez à ses côtés le sort qui le menace ; soufflez à son oreille de ces paroles qui retrempent le courage et remontent le cœur. Un coup

d'épaule à cet homme qui tombe ; une chaude poignée de main à cette jeunesse que le doute de soi-même commence à envahir. Rallumez, enfin, cette noble étincelle qui menace de s'éteindre dans les ténèbres de son isolement.

Otez votre gant musqué, entrez dans ces chaumières où le cœur est bon mais la tête inculte.

A celui-ci, qui voit sa moisson diminuer chaque année, dites-lui qu'il mette des engrais et qu'il alterne ses semences. A celui-là, qui perd tout son bétail, dites-lui que ses écuries sont trop chaudes, manquent de ventilation ; avertissez-le qu'il jette toujours l'eau dans l'auge, sans en nettoyer le fond où le liquide pompe les miasmes et croupit de l'automne au printemps. Que si c'est en été, ses pâturages n'ont pas assez d'ombre, ou que l'eau y est malsaine.

A cet autre qui voit sa terre se couvrir d'hypo-

thèques comme d'une lèpre, dites-lui que ses filles portent moins de fleurs et de velours, que ses gars s'abstiennent des bottes fines, des breloques dorées et du chapeau de soie.

Frappez chez l'ouvrier ; montrez-lui les progrès de la mécanique ; faites-lui des calculs simples : il n'y a rien comme les chiffres, quand on n'en abuse pas. Indiquez-lui des expériences faciles à faire. Au lieu de bigarrer votre journal de chevelures restaurées par le Zylobalsamum, de crinolines et de râteliers ; gravez-lui des modèles de machines simples et peu coûteuses. Il y en a qui ignorent encore la puissance du treuil et de la poulie, ou qui s'imaginent que ces simples objets s'achètent au poids de l'or. Tant de choses enfin que vous pouvez lui faire connaître : je ne suis pas journaliste, moi, et ne suis pas censé être au fait de tout cela.

Allez, et voici votre beau rôle, allez à toutes les portes; du pauvre au riche, de l'ignorant au savant, du serviteur au maître. Dites à ceux-ci qu'ils craignent, à ceux-là, qu'ils espèrent, à tous qu'ils s'aiment et s'entr'aident.

Suivez, dans la forêt, la robe noire qui devance et guide la hache du colon. Attachez-vous aux pas de ce missionnaire qui quitte une chaire de philosophie où son nom brillait avec éclat, une chaire d'éloquence où sa parole suspendait un auditoire à ses lèvres, pour s'ensevelir dans un lieu inconnu, parler toute sa vie le langage du pauvre, lui apprendre à lire et à manger son pain noir quand il en a, à jeûner s'il vient à en manquer. Oh! vous ne savez pas quelles défaillances doivent souvent travailler cette âme, quels tiraillements doivent torturer ce cœur. Ces défaillances, il les vainc, ces tiraillements, il les apaise; mais vous ne savez

pas au prix de quels efforts. Parlez de temps à autre, à ce frère en savoir, un langage qui le rafraîchisse ; dites-lui une parole qui le soutienne.

Ce n'est pas tout.

En quelque lieu que soit le prêtre, secondez-le dans son œuvre moralisatrice. Il y en a souvent qui hésitent à se rendre parce qu'ils croient que l'homme de Dieu parle par état. Joignez votre voix à la sienne et la conquête sera achevée. C'est ici, par exemple, qu'il vous faut du jugement et de la discrétion. N'ayez pas l'air de répéter une leçon, mais parlez de cœur et de conviction. Si vous avez des principes, la chose vous sera facile. Vous serez tout étonné du bien que vous produirez. On dira : « Tiens, monsieur un tel, qui est savant, dit comme notre curé ; alors c'est bien vrai. » Vous ne connaissez pas nos campagnards ? Moi, qui les connais et qui ai passé toute ma jeunesse au milieu d'eux, je vous dis que c'est comme cela.

Voilà donc tout ce que vous pouvez faire, quand le pays est tranquille, quand le parlement chôme et que vous n'avez pas de sujets d'articles.

Votre état est un sacerdoce. Si vous n'êtes pas à sa hauteur, abdiquez. On n'écrit pas un journal comme on formule une chronique. J'avoue que ma tâche est la plus facile. Je ne changerais pas ma position pour la vôtre ; mais puisque vous y êtes, tenez bon, droit et ferme.

Je ne prétends pas vous donner des conseils ; j'émets des idées ; si elles sont bonnes, tant mieux. Sinon, j'avais du moins une excellente intention.

Mais pour l'amour de Dieu, ne dites plus que vous n'avez pas de sujets d'articles.

A TRAVERS LES RUES

Dans une ville un peu considérable, chaque rue a son cachet, son caractère distinctif.

Telle rue est affectée au commerce, et une résidence privée y paraît déplacée. Telle autre est destinée aux habitations bourgeoises, et la modeste épicerie qui se hasarde aux vitrines du

coin ne s'y étale que timidement et semble s'apercevoir qu'elle fait tache.

Ici sont les demeures des gens du haut commerce ; plus loin, bien plus loin, les humbles maisons des ouvriers et du menu peuple. Entre ces deux extrêmes, il y a une espèce de quartier interlope qui participe des deux ; qui met ses gants pour visiter les uns, et va chez les autres en bras de chemise et sans cérémonie. Il allume un cigare s'il va vers l'est, et se contente d'une pipe en terre s'il descend vers l'ouest. Tout cela est tranché, marqué, étiqueté, de sorte qu'en voyant passer une personne, vous pouvez vous dire : elle habite telle rue ou tel quartier.

Dans chaque quartier, dans chaque rue, les habitudes sont distinctes. Ici stationne à la grille un riche équipage, avec ses bêtes de sang et ses panneaux armoriés. La livrée est sombre, mais

elle a un cachet de distinction ; les passants mêmes, en longeant le trottoir, prennent une allure plus digne.

Dans la rue voisine, la voiture est plus brillante, mais légèrement peinturlurée ; les chevaux son de couleur plus voyante, et les argentures des harnais sautent un peu trop aux yeux. La livrée a plus d'éclat, et cependant le cocher semble moins loin de ses maîtres.

Faites quelques centaines de pas, ce n'est déjà plus l'équipage particulier, c'est une voiture de place qui, plus on avance, va toujours s'amoindrissant, pour finir par la modeste *calèche*.

Enfin, plus loin encore, les voitures ont disparu ; les portes sont ouvertes et les habitants fraternisent avec la rue. Le dimanche pendant la journée, ou le soir, les jours de semaine, on va jusqu'à mettre des chaises ou des bancs sur le trottoir.

Les hommes et les femmes y prennent l'air sans cérémonie, les unes caquetant, les autres fumant. On y entend de sonores éclats de voix et ce franc rire qui se moque du qu'en dira-t-on. Les passants s'arrêtent et causent par-ci par-là ; les enfants jouent aux billes, pendant que les chiens, enthousiasmés par cet air de bonne liberté, s'amusent à se poursuivre entre les jambes de la foule joyeuse et indulgente.

Ces rues-là sont de bonnes rues, et, en y passant, on se sent le cœur léger.

Certaines rues, en revanche, sentent la rixe, le vol et la débauche. On n'y passe qu'avec une sensation de crainte et de dégoût. Les porches restent sombres et paraissent pleins de guet-à-pens. Les volets ferrés, les portes écornées dans leur énorme épaisseur indiquent l'humeur tapageuse de la localité. Des gens apostés sur les

trottoirs vous regardent sous le nez et pratiquent entre eux un système de signaux télégraphiques qui ne laissent pas de vous inquiéter. Vous ne savez pas d'où peut venir l'attaque, et la prudence vous engage à prendre le milieu de la rue. Vous marchez en pleine boue, mais, du moins, vous n'avez pas à redouter un coup de garcette parti du coin le plus obscur du porche voisin.

Souvent, on vous suit avec une obstination qui vous donne à réfléchir, sachant que l'aggresseur peut se tripler en une seconde, et que vous êtes éloigné de tout secours ; car la police fréquente peu ces lieux sinistres, et vous êtes sûr de vous faire assommer et voler avant qu'on vienne à votre aide. Il y a bien, de distance en distance, quelques rares logements habités par d'honnêtes ouvriers ; mais ces gens, que la nécessité seule a contraints de rester dans un pareil voisinage, se tiennent

bien enfermés, et ne se mêlent pas aux rixes et aux brigandages de la rue. S'ils essayaient jamais de prêter main-forte aux victimes, le lendemain, on les forcerait de déguerpir.

Malheur à vous si vous êtes obligé de passer, après dix heures du soir, par ces rues dangereuses, surtout pendant les nuits brumeuses ou obscures. Chaque pas que vos faites recèle un danger. Le péril est partout, sur votre tête, à vos côtés, devant et derrière vous.

A ce coin, un gamin vous siffle ou vous fait une niche : prenez garde de répondre, car vous allez le voir se sauver en criant, et vous amener cinq ou six gredins qui, sous prétexte de venger l'innocence et la faiblesse, vont vous rouer de coups, après vous avoir lestement dévalisé. Sur ce trottoir, assez large pourtant, un passant aviné vous coudoie : subissez-le sans rien dire ; autrement, cela

vous mènera bien plus loin que vous ne pensez, et vous n'en sortirez que battu et détroussé.

On ne doit pas avoir peur, mais on doit être prudent; car c'est surtout dans ces endroits que la prudence est mère de la sûreté ou, tout au moins, sa parente assez proche. Du reste, quand vous avez passé une fois dans ces coupe-gorge, il est rare que vous vous y aventuriez de nouveau, et vous préférez allonger votre route pour prendre un chemin plus civilisé.

A part ce que je viens de signaler, il y a encore ce caractère fictif que l'on attribue soi-même aux différents quartiers d'une ville. Ainsi, le quartier que vous habitez vous parait toujours le meilleur et le plus agréable. Vous pouvez changer de logement chaque année, mais dès que vous êtes établi quelque part, il vous semble que les autres endroits sont pleins d'ennui, ou vous sont, tout au

moins, fort indifférents. Après une course un peu longue, lorsque vous vous engagez dans *votre* rue, tout prend un air de connaissance qui n'est pas sans un certain charme. Vous reconnaissez chaque encoignure, chaque maison, chaque porte ; on dirait que l'atmosphère elle-même vous caresse avec plus d'intimité. Vous vous figurez que vous entrez sur votre domaine et que la matière inerte vous porte et vous regarde passer avec une sorte de plaisir. Vous êtes chez vous et vous vous sentez accueilli par votre logis avec le même bonheur que vous avez à le revoir. Ce sont les douces jouissances de la vie d'intérieur, ce sont les sympathiques effluves du foyer domestique qui rayonnent, pour ainsi dire, à travers les murs et, comme la lumière du phare, viennent éclairer votre route avant même que vous n'ayez mis le pied sur le rivage désiré. . . .

Voilà bien des idées en l'air, me direz-vous.

Hélas ! je veux bien vous croire ; mais il y a, de nos jours, tant d'idées en bas, que je me console de ce qualificatif.

J'aime mieux être un peu léger que trop lourd.

ENTRE NOUS

Il y a longtemps que l'on s'efforce d'établir l'égalité parmi les hommes, et de fondre en une seule caste tous les divers états de notre société. La chose est-elle possible ? Je ne le crois pas : et, d'ailleurs, le fût-elle qu'il se passera encore bien des siècles avant que le soleil se lève sur cette grande merveille.

Il y a, dans l'échelle des conditions, ceux qui occupent le premier degré et ceux qui se remuent au dernier. C'est toujours parmi ceux-ci, et généralement à cause des imprudences de ceux-là, que les perturbations se produisent. Les conditions moyennes sont rarement agitées par elles-mêmes ; elles aiment le repos et le conservent aussi longtemps que possible. Elles n'ont aucun intérêt à se déranger et se tiennent tranquilles autant par goût que par bonne politique.

Les plus remuants sont ceux du bas. Tout ce qui est au-dessus d'eux leur déplaît, les gêne, les blesse. Ils ne comprennent pas que l'autorité permette à certaines gens d'avoir des équipages, tandis qu'eux sont forcés d'aller à pied ; qu'on ait le loisir de se promener pendant qu'ils travaillent, et qu'on n'écrive que d'une seule main quand leurs deux bras sont mis en réquisition. Au fond, cela

n'est pourtant pas difficile à comprendre, mais j'avoue qu'il est moins facile de le subir. On portera toujours envie à celui qui est au-dessus de soi, et on se croira toujours plus propre que lui à occuper sa place. Ce sentiment est dans la nature humaine, il est inutile d'essayer de nous en défendre, ou de donner le change aux autres sur ce sujet. Mais ce qui est plus singulier encore, ou plutôt extrêmement regrettable, c'est que, une fois arrivés, nous avons, pour notre ancien état autant de mépris que nous avions de fiel pour nos anciens supérieurs, aujourd'hui nos égaux et partant nos amis.

Voyez le clerc d'avocat qui gémit et pleure presque lorsque son patron lui donne un peu d'ouvrage ou le retient au bureau à l'heure où tout le monde se promène sur la rue ! Il est à peine passé premier clerc qu'il rudoye déjà ses camarades et

se décharge sur eux de la plus grande partie de sa besogne. Devient-il avocat? il traite ses subordonnés comme des domestiques et ne leur parle que du haut de sa nouvelle importance.

L'ouvrier compagnon, devenu contre-maître, ne pense plus à ce qu'il a enduré quelques jours auparavant et fait souffrir les autres de tout ce qu'il a souffert. Ceux qui se plaignent le plus de leurs chefs deviennent, à leur tour, les chefs les plus despotiques ; et les écoliers les plus récalcitrants font, quand ils arrivent, les maîtres de salle les moins indulgents.

Le malheur n'est rien quand il frappe les autres ; le bonheur est tout lorsque c'est le prochain qui en jouit. On fait semblant de mépriser la richesse et les honneurs tant qu'on ne les possède pas, et, dès qu'on les obtient, on n'a plus assez de dédains pour la pauvreté qu'on prônait la veille.

Tel homme faisait un petit négoce bien humble et rapportant peu ; il vivait tranquillement et sans ambition apparente.

— Ce n'est pas moi, disait-il, qui voudrais avoir un équipage et un train de maison qui rend ridicule lorsqu'on n'en a pas fait l'apprentissage. Qu'on me donne une honnête aisance, et jamais je ne sortirai de ma sphère.

Cependant, petit à petit, les affaires ont prospéré ; la petite boutique s'est agrandie. Quelques spéculations heureuses ont étendu le cercle des affaires. La vogue est venue, et, avec elle, la fortune. On a commencé par avoir une voiture pour les besoins de la boutique ; puis, le cheval étant là, pourquoi n'aurait-on pas acheté un wagon pour promener les enfants le dimanche ou les jours de fête ? Cela n'est pas un luxe, c'est presque une nécessité. Puis on a un tout petit domestique pour

conduire les chevaux,—car on a été obligé de prendre un second cheval d'un débiteur qui n'avait que cela pour payer ;—le domestique grandit ou est remplacé ; on lui fait d'abord mettre des gants et un chapeau convenable, et, pièce à pièce, on le revêt d'une livrée complète. Ce point franchi, il n'y a plus de raison pour s'arrêter. Les fils sont mis dans les colléges en renom ; les filles, sorties des institutions à la mode, sachant beaucoup de choses qu'elles pourraient ignorer, et ignorant à peu près toutes celles qu'elles devraient savoir, ne tutoient plus leurs anciennes compagnes et n'ont d'attentions que pour leurs amies riches et titrées. Nées sur la paille, elles voudraient faire croire qu'elles ont été élevées dans une soie qu'elles portent très-mal. Elles s'attachent aux plus petits détails d'une étiquette qu'elles connaissent trop bien, et qui produit l'effet d'un discours appris par cœur.

Allez maintenant parler à ces gens-là de l'égalité des conditions. Elles comprendront parfaitement qu'elles aient le droit de grimper jusqu'aux états plus élevés, mais vous ne leur persuaderez jamais que les autres puissent prétendre à l'honneur de s'élever jusqu'à elles.

Quand on est petit, on trouve les grands injustes et on les jalouse; mais une fois devenu grand, on oublie les petits ou on les dédaigne: c'est le fond de la nature humaine.

Le bottier porte envie à l'avocat, celui-ci jalouse le député, lequel aspire à devenir juge. Cela se conçoit; mais ce qu'il y a de plus étonnant c'est la nuance que l'on cherche à mettre entre certaines positions qui, après tout, sont très-semblables et aussi honorables les unes que les autres.

Ainsi, le gantier dédaigne souverainement son

voisin qui n'est que bottier; le carrossier prend des airs protecteurs vis-à-vis du simple charron, et le menuisier est forcé de céder le pas au meublier-ébéniste.

— Vous voyez souvent une telle? dites-vous à la femme, ou plutôt à l'*épouse* du plâtreur.

— Oh! très-peu; nous nous rencontrons rarement, son mari n'est que maçon.

Je ne fais pourtant pas là de la fantaisie; la chose existe réellement et durera aussi longtemps que le monde. On a bien crié et on crie encore contre l'aristocratie; mais si on désire l'abolir, c'est pour se mettre à sa place, soit d'un seul coup, comme dans les grandes révolutions, ou bien lentement et par degrés, en jouant des coudes pour arriver.

Autrefois, il y avait l'aristocratie de la noblesse. Elle régnait par droit de naissance. Elle est en partie remplacée aujourd'hui par l'aristocratie de la richesse, laquelle s'est établie par droit de conquête. Un jour viendra peut-être où l'on verra arriver l'aristocratie de l'esprit. Mais ce jour est si loin qu'il n'y faut pas penser.

Au reste, ce ne serait probablement pas un grand bonheur, car les gens d'esprit sont toujours un peu brouillons et difficiles à conduire.

PROPRIÉTAIRES ET LOCATAIRES

Les familles qui ont changé de logement au premier mai commencent à se faire un peu à leurs nouvelles demeures, après avoir presqu'oublié les anciennes, tant la mémoire des hommes est courte.

Chaque année, ou tous les deux ans, la même chose se renouvelle. On quitte un appartement

rempli d'imperfections pour en prendre un autre dans lequel les perfections abondent. On avait là une vue bornée, une cour étroite, des chambres trop basses et mal éclairées ; ici, l'œil découvre des perspectives immenses, la cour a presque les proportions d'un jardin, les étages sont hauts et les fenêtres pleines de lumière. Il est vrai que les tapis ne conviennent plus, qu'il faut renouveler une partie du mobilier et augmenter le domestique. Mais qu'est-ce que cela en regard des avantages incomparables qu'offre le nouveau local ?

Pendant six mois on voit tout en rose ; puis, au bout de ce temps, les objets commencent à perdre beaucoup de leurs charmes. On trouve une foule de petites imperfections tolérables d'abord, et qui, un peu plus tard, deviennent des défauts insupportables. On n'avoue pas encore qu'on

déteste la nouvelle maison, mais on laisse entendre discrètement qu'il y aurait peut-être moyen de trouver mieux pour l'année prochaine. On était habitué au marteau et on a maintenant une sonnette qui casse les oreilles. Les escaliers sont trop longs et madame a les jambes fatiguées; d'ailleurs, un enfant qui roule du haut en bas n'a pas la moindre chance d'en revenir. La cuisine n'est pas de plain-pied, et l'armoire montante que l'on ambitionnait depuis si longtemps, est devenue un objet d'horreur le jour, ou plutôt la nuit où monsieur, cherchant le boire du petit, a été précipité dans la cuisine, au risque de se faire guillotiner. Il me faudrait plusieurs chapitres pour inscrire le détail des griefs qui naissent chaque jour.

Aussi, dès l'aurore du premier février — chacun sait que cette aurore n'est pas très-matinale —

on est sur la rue, l'œil au vent pour découvrir les nouvelles affiches. Chaque écriteau est lu, analysé, commenté. On visite partout, de la cave au grenier, sans que les jambes se plaignent ; on scrute tous les coins, les placards et les gardes-robes. On s'informe des causes qui chassent les locataires actuels, et, si elles ont quelque valeur, on cherche à l'atténuer. On forme des plans pour obvier aux inconvénients et tirer le meilleur parti possible des avantages. On mesure les fenêtres et la superficie des planchers ; on place, de l'œil, les meubles et les cadres. Ici sera le fumoir, là, la chambre de couture, et, tout à côté, le cabinet où bébé fera son somme journalier. Tout le monde se verra et sera content. Le bruit agréable de la machine à coudre empêchera papa de dormir après dîner, ce qui est une habitude dangereuse pour la santé, et ennuyeuse pour les gens de la maison. La cuisine ouvre sur le réfectoire : on

pourra se passer de Marguerite et ne garder que Marie, ce qui sera une économie notable.

Bref, toutes réflexions faites, on va signer le bail, et, pendant les trois mois qui suivent, on ne vit que de plans et de projets. On ordonne, on décommande; on organise, on défait vingt fois les mêmes choses. Enfin, on met le pied dans le nouveau paradis et l'on n'a pas de termes assez forts pour louer toutes ses perfections jusqu'au jour fatal, inévitable, où l'admiration tombe comme la feuille d'automne pour faire place à l'indifférence, ce rameau desséché de nos affections.

Il y a une foule de gens qui croiront que ce que j'écris ici est une broderie de pure fantaisie, une boutade de chroniqueur en quête de sujets intéressants. Ceux-là sont heureux, à la manière de cette dame estimable qui ne comprenait pas comment on peut mourir de faim quand la première

boutique venue étale dans ses vitrines du pain et des gâteaux d'excellente qualité. Ils sont propriétaires ou locataires à long terme. Ils sont les planètes dont nous sommes les satellites. Ils ne connaissent pas nos chasses aux logis et nos migrations. Ils ont leurs terriers qui leur restent, pendant que nous sommes obligés de construire tous les ans un nouveau nid.

S'ils savaient, pourtant, combien cette inconstance forcée nous coûte cher et combien de déchirements nous causent ces ballottements continuels de notre existence ! Ceux qui possèdent des demeures fixes ont le culte et la religion du souvenir, qui nous manquent ou nous échappent. Chaque pièce de leur maison est une page sacrée de leur histoire intime. Ici, un aïeul vénéré a rendu paisiblement son dernier soupir en bénissant toute la famille agenouillée autour de son lit.

Là, le premier né a vu le jour et reçu les premières caresses maternelles, ces caresses dont rien n'a jamais égalé la douceur. C'est dans cette chambre qu'a eu lieu la première séparation, lorsque le fils aîné est parti pour défendre la frontière menacée. Aux dernières lueurs du jours, et sans prendre le temps d'allumer la lampe, c'est près de cette fenêtre qu'on a ouvert, d'une main tremblante d'anxiété, la lettre datée du camp, laquelle, heureusement, ne contenait pas de fâcheuse nouvelle. Cette cloison, qui divise une grande pièce, a été abattue le jour où un déjeûner a fêté le mariage de la grande sœur : fête mêlée de contentement et de regrets, de joies et de douleurs, comme toutes les choses d'ici-bas. Plus tard, c'est près de cette cheminée que le grand-père a raconté à son petit-fils la fameuse bataille de Châteauguay. Le bambin s'est endormi avant la fin de l'histoire, et le dernier coup de canon, tiré sur

les Américains, n'a pas été assez fort pour le réveiller.

Puis à leur tour, les pères et les mères, devenus grands-pères et grand' mères, sont disparus pour faire place à une nouvelle génération qui a vécu sur le théâtre de leur existence et s'est inspirée du souvenir de leurs vertus. Chacun a foulé ainsi le même sentier béni et familier, soutenu dans le bien par les exemples reçus et l'exemple à donner. C'est de cette manière que l'histoire et les traditions ont été créées et conservées pieusement dans le sanctuaire de la famille, cette arche sainte qu'une main étrangère ne devrait jamais violer, dont un œil profane ne devrait jamais sonder les secrets.

Et nous, pauvres nomades, où est notre histoire, où sont nos traditions ? Sur des feuillets exposés

à tous les regards, foulés par les pieds de tous les passants ; sur un sable où une vague a effacé l'écriture de nos dévanciers, et où la vague suivante viendra faire disparaître la nôtre.

Nous rions souvent, et sans le savoir, dans une chambre où d'autres ont pleuré la veille ; nous dansons sur un parquet que, le jour précédent, les pas de la mort ont effleuré. Notre joie efface les larmes des autres, comme leurs sourires peuvent naître là où nos pleurs ne sont pas encore séchés.

Heureusement que nous ignorons ; car si nous savions, nous ne pourrions pas vivre.

Et, maintenant, croyez-vous que nous n'ayons pas droit à quelque indulgence, à quelques ménagements ?

Essayez de notre vie, et vous verrez si, après l'avoir connue, au lieu de nous blâmer, vous ne vous sentirez pas plutôt portés à nous plaindre et à nous excuser.

L'AUTOMNE ET LE MICROSCOPE

Je ne sais plus quel poëte a fait une ode en l'honneur de l'automne. C'est un souvenir classique qui date d'une époque assez reculée.

Je me rappelle seulement qu'il chantait dans un latin fort distingué, et faisait l'envie et le désespoir de tout élève de versification possédant de mémoire

plusieurs *fins* de vers de Virgile et un bon *gradus* pour les cas pressés.

Champs dorés, feuillages de pourpre bronzée, raisins superbes et vins généreux ; fromages et beurre, pommes et châtaignes : tout s'unissait pour rendre la vie douce à l'œil comme au palais. Il n'y avait pas, à son avis, de saison comme celle-là. Bref, il eût consenti à ne jamais mourir, si Jupiter, qui dans ces temps-là avait, paraît-il, la haute main sur les choses humaines, eût bien voulu lui promettre une existence éternelle formée d'une succession non interrompue d'automnes à sa façon.

Cela n'était pas dit dans un style tout-à-fait semblable au mien, mais le fond était le même.

Evidemment, ce bon monsieur, poëte fort distingué pourtant, n'avait jamais connu les rives de

notre fleuve et les automnes désagréables qu'elles subissent sans se plaindre.

Si la boue, les ornières et les flaques d'eau n'influençaient en aucune manière les cordes de sa lyre, les tempêtes de neige et les vents mal élevés de nos parages auraient un peu engourdi, sinon glacé tout-à-fait, sa verve poétique. *Furit hiems*, aurait-il dit ; arrêtons un peu et chauffons-nous les doigts.

Le grand tort des poëtes, c'est de prendre généralement les choses de trop haut ou de trop loin. Je ne parle ici que des poésies de tableau. C'est le rêve de la chose qui s'évanouit devant la réalité.

Moi qui suis positif, peu poëte et pas du tout rêveur, je dirai de suite, franc et net, que l'automne me déplaît superlativement. Je ne force personne

à être de mon opinion, mais c'est ma manière de penser.

Je vois comme tout le monde les champs dorés, les feuillages aux mille couleurs, les teintes superbes des horizons environnants. Je vois cela et je l'admire. Mais je ne manque pas de m'apercevoir aussi que les jours sont pâles et de courte durée ; qu'il fait froid et qu'on marche dans la boue, et que, pour sortir de sa porte, il faut se vêtir comme pour un voyage d'outre-mer.

Je ne puis pas voir l'épi doré sans penser que la végétation, sa vie est terminée ; la feuille rouge et jaune, sans songer que le plus léger souffle va la détacher et la jeter dans la fange. Ces aspects nuancés me représentent, malgré moi, les teintes livides du cadavre de l'été qui se dissout et tombe en poussière.

Je me sens correspondre forcément à cette stagnation des esprits vitaux, à cette stupeur de l'organisme annonçant que la fin est proche.

Toutes ces beautés sont lugubres; tous ces souffles chantent un glas funèbre. On se sent comme enveloppé par un danger. Ce n'est plus le désir de vivre; c'est seulement l'espoir de ne pas mourir. On est malade et on prévoit que le mal deviendra plus intense; la question est de savoir si l'on sera assez fort pour supporter la crise du paroxysme.

La convalescence n'aura lieu qu'au printemps.

Il y a des gens qui voient toujours les choses par le beau côté. Pour moi, j'aime bien à examiner les deux; et voilà ce qu'à l'œil nu, j'aperçois sur le revers de la médaille. Je suis persuadé que bien

des gens sont de mon opinion. C'est une consolation qui en vaut bien une autre.

....

Puisque je n'ai pas, aujourd'hui, l'encre couleur de rose, j'aime autant tout de suite vous faire part d'une chose qui me tourmente.

Quoique positif, j'aime fort la belle nature. Je compare volontiers la goutte de rosée à une perle tremblante, et l'onde pure d'une fontaine à un crystal sans défaut.

J'aime aussi la science et j'honore le mycroscope d'une amitié spéciale.

Je veux toutefois que le mycroscope conserve les distances honnêtes et ne prenne pas de libertés trop familières.

Ce petit instrument me semble, depuis quelque temps, s'être mêlé un peu trop intimement à nos existences.

Il n'y a plus moyen de rien voir sans lui ; on ne peut rien faire sans le consulter. Avec lui, ma goutte d'eau devient un océan peuplé de reptiles ; mon onde pure, un bourbier infect, rempli de détritus dégoûtants et malsains.

Votre carafe contient des crustacées, ovipares ou mammifères ; le sang de vos veines roule des énormités vivantes et pleines de mauvais desseins. Vous vous sentez envahi, rongé, dévoré dans tous vos atomes. La pluie qui tombe vous lance à la figure des régiments complets, armés terriblement, lesquels vous enveloppent, vous pénètrent et se moquent de vous.

Vous comprenez que cela ne peut pas durer.

Le microscope est un instrument non-seulement joli mais fort utile.

J'ai déjà dit que j'avais l'honneur d'être de ses amis.

Mais à côté de l'usage légitime est aussi l'abus.

La Providence, qui entend passablement les choses, nous a donné des yeux d'une certaine puissance de vision et a créé le reste sur une même échelle.

Je conçois que la science, soit par le microscope ou par la lunette d'approche, cherche à augmenter cette puissance de vision dans les cas où des besoins nouveaux la rendent insuffisante.

Rien de plus légitime.

Mais il ne faut pas pousser les choses trop loin.

Avec le microscope, tel qu'on le prodigue aujourd'hui, un dégoût général va s'emparer de l'humanité. On n'osera plus rien boire, on craindra de manger. On ne se touchera même plus. Regardez au microscope la main de votre ami, et je vous défie de lui donner ensuite, sans un certain frisson désagréable, une cordiale poignée de main. Regardez votre verre d'eau ou votre morceau de pain avec le même petit instrument, et vous aurez de la peine à vous empêcher de mourir de faim et de soif.

Notre vie est déjà assez sombre, ne la rembrunissons pas. Nous sommes bien assez laids, ne nous rendons pas repoussants. Nous sommes sujets à assez de malaise, ne nous en créons pas de nouveau et d'imaginaire.

Buvons notre eau tranquillement et laissons faire les petites bêtes féroces, imperceptibles et inoffensives, dont le microscope la peuple et la surcharge.

Et si cet instrument entreprenant veut analyser la goutte d'eau, qu'il analyse aussi la goutte de cognac. Peut-être y trouvera-t-il des animalcules bien plus malfaisants et bien plus dangereux.

C'est un champ que j'entrouvre à son humeur d'invasion, à son appétit de progrès.

En attendant, qu'il nous laisse vivre tranquilles.

Il sera toujours temps de faire connaissance avec toutes les petites horreurs qu'il veut nous montrer.

LE DÉMANTÈLEMENT DE QUÉBEC

Voici toutes nos familles qui reviennent des villages d'eaux où elles sont allées passer la belle saison, si toutefois on peut appeler belle saison l'été que nous venons de subir. L'ennui du vieux Québec les a reprises et, ma foi, adieu les promenades en charrette et les veillées sur l'herbe : il faut revenir au nid.

Eh bien ! après tout, ce nid ne manque pas de charmes ; depuis quelque temps surtout, il prend un petit air coquet qui lui sied à ravir.

Dans quelques années, les bonnes gens qui viennent visiter Québec à titre d'antiquité et qui, chaque année, cherchent une nouvelle touffe de cheveux gris sur son crâne vénérable, ne le reconnaîtront vraiment plus.

Je ne sais quel souffle vigoureux a passé sur ses vieux murs, quelle haleine de jeunesse a réchauffé ses antiques bastions ; toujours est-il qu'il y a une résurrection générale sur la terre et dans les airs ; il y a comme une effluve de vitalité qui circule, une sève abondante, un sang chaud et généreux qui bouillonne et se montre partout.

C'est à se demander, chaque matin, si l'on

s'éveille bien véritablement au même endroit et sous la même latitude. Partout les rues sont remuées, améliorées, presqu'embellies. Les terrasses et promenades publiques se badigeonnent et font leur toilette ; enfin, partout un petit air de lessive et de remue-ménage qui fait du bien à voir quand c'est ailleurs que dans sa propre maison. Nos vieilles murailles mêmes abaissent leur front séculaire devant cette invasion du progrès et se laissent déchirer les flancs par de larges brèches pour que ce courant nouveau entre avec moins d'obstacles.

Pauvres vieux murs ! Créneaux et bastions d'un autre âge ! redoutes et contre-escarpes du siècle passé ! portes vénérables devant lesquelles O'Neil lui-même eût hésité ! Vous voilà qui roulez dans la poussière et mêlez votre poudre à la cendre des héros d'autrefois qui se sont illustrés dans votre

enceinte ou sous la bouche formidable de vos canons !

Que voulez-vous ? Ainsi va le monde ; il faut bien en prendre son parti. Les plus sages sont ceux qui se soumettent le plus vite.

D'ailleurs, devant les mitrailleuses et les canons Krupp, à quoi, dorénavant, peuvent servir les portes et les murailles ?

Les guerres d'aujourd'hui ne sont plus les guerres d'autrefois, et les murailles ne sont plus bonnes qu'à gêner la circulation. Et Dieu sait si nous avons besoin que la nôtre soit gênée !

Bref, voilà la Porte Prescott et la Porte Saint-Louis transportés comme celle de Gaza, sur la montagne voisine, les autres auront leur tour ; ce n'est plus qu'une question de temps.

SÉDAN

Que voulez-vous qu'on écrive, quand on a l'esprit bouleversé et tout rempli de ce drame sanglant dont chaque épisode frappe le cœur d'un écho triste comme la mort?

Il n'y a que cela; on ne pense qu'à cela; on ne parle que de cela.

Tout le monde se renvoie cette parole de l'écriture : *Quomodo cecidit vir ille potens ?*

Et les gens qui n'ont pas de préjugés, qui voient les choses avec tristesse, mais sans fièvre ni parti pris, répondent :

Il est tombé parce qu'il a rencontré une arme contre laquelle le meilleur bouclier est impuissant : la trahison. Il est tombé parce que sous chacun de ses pas se cachait une embûche, autour de sa tente, dans sa tente même, chaque nuit, une sentinelle vendue à l'ennemi.

Car ce n'est pas contre les Prussiens seuls que Napoléon III a fait la guerre.

Ce ne sont pas eux seulement qu'il avait pour ennemis. Derrière Bismark et le roi Guillaume

est un parti qui a plus fait pour la chute de Napoléon et l'humiliation de la France, que les Prussiens eux-mêmes. Les radicaux, ces grands patriotes, qui aiment leur patrie jusqu'à lui labourer le flanc du fer ennemi, afin d'y semer et faire germer leurs idées régénératrices ; ces sublimes dévoués qui sont prêts à tout sacrifier pourvu que ce ne soit pas eux ; qui se font un échafaudage de cadavres pour ramper jusqu'au pouvoir avec la triste ambition d'attacher leurs noms à la déchéance de tout un pays ; qui arrachent des places publiques les statues de l'Empereur afin d'y faire grimacer leurs hideuses figures !

Voilà les véritables, les pires ennemis.

Oh ! non, cette guerre n'est pas une guerre comme les autres guerres ; d'homme à homme, de souverain à souverain, de peuple à peuple. Le

fusil à aiguille tire de Paris autant que de Berlin ; seulement celui de Paris porte une balle empoisonnée ; il frappe par derrière et chacun de ses coups est mortel.

Bismark est une forte tête ; mais la France est une forte lame. Bismark n'aurait jamais gagné si la France avait pu combattre de ses deux mains et sans être obligée de se défendre par derrière autant que par devant.

Cela veut-il dire que tout soit désespéré ? Non, Dieu merci. La France ne peut pas tomber ainsi. Et s'il faut un miracle pour relever sa vieille gloire éclaboussée par le fait d'hommes égarés plutôt que criminels, le Ciel en fera un tout exprès. De ces germes féconds qu'une avalanche a torturés mais non détruits, il surgira quelqu'un, tête ferme et bras invincible, pour faire rentrer dans la poudre

les ennemis du dehors comme ceux du dedans ; pour saisir et relever d'une main de fer ce drapeau dont la Prusse a déjà touché la hampe pendant qu'à Paris on s'en dispute les lambeaux lacérés ; pour relever ce trône séculaire dont l'ennemi sape les bases tandis qu'une troupe d'hommes en délire cherchent follement à s'y asseoir tous ensemble !

Au-dessus de tous ces pouvoirs, de toutes ces autorités qui se heurtent, se renversent et se brisent tour à tour, il y a un autre pouvoir, une autre autorité qui voit tout d'un œil tranquille et qui attend patiemment son heure. Quand cette heure sera venue ; que Rochefort soit au Sénat ou à Bicêtre ; que Gambetta soit ministre de la guerre ou rédacteur d'un journal ignoré, il viendra une secousse terrible, une convulsion énorme qui remettra tout à sa place et fera de notre vieille France ce qu'elle a toujours été, une des premières

nations de l'univers, et le diapason de toute l'Europe.

Le spasme qui l'agite se fait déjà ressentir autour d'elle. L'Angleterre se trouble ; la Russie gronde, l'Autriche commence à songer ; les autres petits pouvoirs s'inquiètent.

Il faut donc espérer, et espérer toujours. Il sera bien assez temps de se désoler quand le dernier mot sera dit, si ce dernier mot doit nous être fatal.

20 septembre 1870.

LA PAROLE ET LA PENSÉE

« La parole a été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée. »

Personne, jusqu'ici, n'a songé à contester cette vérité, et je ne voudrais pas être le premier à m'engager dans une voie aussi dangereuse. Cependant, sans gêner les croyances d'autrui, il me

sera peut-être permis de formuler un second énoncé qui, bien qu'apparemment opposé au premier, n'en est pas moins, dans la pratique des choses, d'une application aussi générale et d'une vérité aussi facile à établir.

C'est celui-ci :

« L'homme se sert de la parole pour cacher sa pensée. »

Et ma véracité me force de dire que le terme générique « homme » ne comprend pas ici seulement le sexe vilain, auquel j'ai le malheur d'appartenir. Les auteurs philosophiques, malgré leur visible austérité, ont plus de galanterie que nos législateurs, et quand ils disent « l'homme » ou « les hommes, » il est entendu que le beau sexe y est représenté pour au moins les trois-quarts.

Ceci posé, pour la satisfaction de ma conscience, j'aborde de suite mon sujet.

Prenons n'importe quelle circonstance de la vie sociale, une visite, par exemple ; voyons ce qu'on y pense et ce qu'on y dit, et nous saurons par là jusqu'à quel point il est vrai que l'homme se sert de la parole pour cacher sa pensée.

J'avise ce jeune dandy qui, le premier janvier, après la grand'messe, se met en route pour aller, deçà delà, souhaiter la bonne année, et faire parade de son paletot neuf ou de ses nouvelles fourrures.

Il a sa liste toute faite : elle contient les noms de ses amis et de toutes les notabilités de l'endroit.

Il sonne à la première porte que lui indique son

itinéraire. Il espère bien qu'il ne sera pas reçu et tient sa carte toute prête pour la déposer sur le plateau, ce qui ne demande aucun effort d'esprit et ne dépense pas une conversation qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir en quantité inépuisable.

La servante se présente.

—Madame reçoit-elle ?

—Oui, Monsieur.

Le visiteur secoue la neige qui couvre ses habits et se donne à tous les diables. Il est furieux d'être admis, et, cependant, il entre le sourire sur les lèvres.

—Ah ! quel bonheur, Madame, de pouvoir vous souhaiter la bonne année ! Il est peut-être

un peu matin, mais j'étais certain de vous trouver et d'être le premier à vous présenter mes hommages.

Telles sont les paroles de notre dandy ; voici maintenant ce qu'il pense :

— Quelle scie ! J'étais venu de bonne heure dans l'espoir que madame ne serait pas encore au salon, et me voilà pincé. Dépêchons-nous de nous esquiver au premier visiteur qui entrera !

Pendant ce temps, la maîtresse de maison a réfléchi.

— Comment, se dit-elle en elle-même, ce n'est que ce plat ennuyeux, cet imbécile ! Et moi qui me suis tant dépêchée, qui ai laissé pleurer bébé pour venir le recevoir ! Si j'avais su ! Pourvu, au moins, qu'il ne reste pas trop longtemps !

Puis, tout haut :

—Ah ! voilà une visite qui me fait réellement plaisir. Mais vous ne vous prodiguez pas trop, Monsieur, vous vous faites rare : nous ne vous voyons que juste une fois l'an. Franchement, vous nous négligez. Venez donc, de temps à autre, sans cérémonie ; rien ne peut nous être plus agréable !

Que celui ou celle à qui la chose n'est pas arrivée au moins une fois dans sa vie, me jette la première pierre ; je promets de la lui rendre.

Ou bien encore, un équipage piaffe à votre porte, Madame. Vous êtes en négligé, occupée à surveiller vos confitures ; mais la curiosité vous pique ; au risque de voir le sirop gonfler et renverser, vous courez à la fenêtre pour voir qui fait

tout ce flafla. Bien mal vous en a pris, car c'est une visite qui vous arrive ; on vous a vue derrière le rideau, et il n'y a plus moyen de faire dire que vous n'y êtes pas. On entre, et vous protestez de tout le plaisir que vous cause cette agréable rencontre, pendant que votre esprit écume les confitures, pense à la robe de chambre sur laquelle bébé a laissé des traces visibles de son passage ; et vous chassez mentalement l'importune visiteuse à laquelle votre bouche prodigue cependant les douces paroles de l'amitié.

Une autre fois, vous êtes au bal. En dansant, quelqu'un vous a marché sur le pied et vous a fait un mal horrible ; car je suppose que vous avez des cors : ces choses-là existent, quoiqu'on ne les voie pas toujours.

— Mille pardons ! dit ce quelqu'un qui est votre danseuse : je vous ai fait bien mal.

—Grande innocente! murmure votre esprit; j'ai bien envie de te le rendre!

—Mais ce n'est rien du tout, disent les lèvres; j'aurais voulu que ce fût beaucoup plus. Tout ce qui me vient de vous, même la douleur, me fait un plaisir extrême.

Et vous repartez à tourbillonner ou à *quadriller*, rageant au dedans, souriant au dehors; comme ces anciens gladiateurs qui savaient agoniser avec élégance, et donner à leur dernier spasme tout le charme d'un gracieux sourire.

Vous, Madame, vous avez une robe neuve, magnifique, superbe, à trois doubles-jupes et en soie cordée de Lyon,—il paraît que c'est la plus belle et qu'elle coûte très-cher. Votre mari a même fait les gros yeux en voyant la facture de la

modiste. N'importe, géneralement, cela ne compte pas.

Mais, un soir, que vous avez invité une voisine à prendre le thé, son petit garçon, un enfant prodige, a versé sur la robe neuve toute une tasse de lait.

En vous-même, vous pleurez, vous gémissez, vous tempêtez contre l'abominable gamin. Pour un rien, vous lui administreriez un fouet mémorable. Et cependant, vous l'excusez auprès de sa mère qui, de son côté, fait mine de vouloir le corriger, tandis qu'elle n'en a pas la moindre envie.

—C'est un petit malheur, dites-vous ; ce n'est presque rien. J'ai, d'ailleurs, une recette admirable, un savon merveilleux pour faire disparaître les taches. Demain, il n'y paraîtra plus.

D

En attendant, et pas plus tard que ce soir, quand la voisine aura pris congé, peut-être même avant qu'elle soit sortie du jardin, il y a gros à parier que vous chanterez une autre gamme.

Vous me direz que tous ces petits mensonges sont des exigences de la politesse, des nécessités du bon ton et du savoir-vivre. Vous avez peut-être raison jusqu'à un certain point, et je ne vous chicanerai pas là-dessus.

Mais, en fait de paroles fallacieuses, je vais vous citer quelques exemples qui n'ont pas la même excuse.

Avez-vous remarqué,—ceci s'adresse surtout aux hommes et va causer une joie profonde dans le camp opposé,—avez-vous remarqué, dans les circonstances où l'on prend la parole en public,

le petit exorde que l'on met en tête de son petit discours.

Qu'un homme soit élu président d'une république, trésorier d'une banque ou secrétaire-correspondant d'un club de patineurs, il dira invariablement :

— « Le choix que vous venez de faire, messieurs, m'honore autant qu'il me confond. Vous auriez pu trouver une foule de personnes plus capables que moi de remplir cet office, et la tâche que vous m'imposez est trop lourde pour mes faibles épaules. Cependant, messieurs, je ferai tout en moi, et dans la mesure de mes humbles capacités, pour répondre à une confiance trop flatteuse de votre part. Si je succombe sous le fardeau, la faute en sera à votre bienveillance qui a peut-être exagéré les légers services que j'ai pu rendre jusqu'à présent. »

Le soir, rendu chez lui, le même monsieur s'adresse à sa femme devant laquelle il n'a pas les mêmes raisons de s'humilier. Car, généralement, ceux qui sont moutons devant les étrangers, deviennent loups une fois qu'ils ont pénétré dans le domicile conjugal.

— « Eh ! bien, ce n'est pas malheureux ! On a compris, à la fin, que j'étais seul capable de faire prospérer cette entreprise. Cela me surprend, car les hommes sont si ingrats et connaissent si peu leur intérêt. Pour une fois, ils ont eu un peu de cœur et d'esprit ; pourvu que cela dure ! »

Dans une solennité quelconque, lorsqu'un auditeur est appelé à prendre la parole, il le fait généralement en ces termes :

— « Je n'étais pas venu ici pour parler, mais

pour écouter. Je vois autour de moi plusieurs personnes plus dignes que moi de se faire l'écho de cet auditoire distingué. Je suis pris tout à fait à l'improviste, et je vous conjure de vouloir bien m'excuser si je ne m'exprime pas dans des termes qu'un peu de préparation m'aurait permis d'employer. »

Au fond, il ne pense pas un seul mot de ce qu'il dit. Toutes les bonnes choses qu'il adresse à l'auditoire, il les pense de lui-même, et les hypocrites flagellations qu'il dirige vers sa personne sont indubitablement destinées à ses auditeurs. Il a l'air chagrin de ce qu'on l'a appelé, et, cependant, il serait furieux si on l'eût laissé de côté. La prétendue improvisation qu'il débite a été préparée avec soin. Il a écrit son discours la veille et l'a appris par cœur. Si vous ne me croyez pas, regardez dans la poche de son habit.

A ce sujet, il me revient une petite anecdote dont je vous garantis l'authenticité.

Il y a déjà un bon nombre d'années,—car je suis plus ancien que je n'en ai l'air,—j'assistais à une fête littéraire à laquelle un de mes camarades de collége avait été prié de prononcer un discours. Il y avait là les sommités de la littérature ; la circonstance était solennelle et il ne s'agissait pas de débiter des inepties.

Le moment venu, cependant, mon jeune ami se présente sur la scène avec assez d'aisance et s'excuse de ce que, prévenu seulement à la dernière heure, il n'avait pas eu le temps de préparer son discours et devait se contenter d'une improvisation pour laquelle il réclamait la bienveillance de ses auditeurs distingués,—car les auditeurs auxquels on s'adresse sont toujours gens de dis-

tinction. Cette excuse, répétée de plusieurs manières différentes, dura un bon quart-d'heure pendant lequel l'orateur absorba une notable quantité de verres d'eau sucrée, qu'un voisin complaisant lui passait pour remplacer par un agréable glouglou chaque fin de phrase qui se faisait un peu trop attendre. Finalement, sur je ne sais plus quelle période sonore, notre homme hésite, balbutie; il s'arrête, recommence pour s'arrêter encore, et subir un accès de toux qui arrive juste à point. Il repart, puis s'embrouille et s'enchevêtre si bien qu'il ne peut plus aller. Il s'agite et souffre, tandis que l'auditoire souffre et s'agite plus encore. Il lève les yeux au ciel, puis les promène sur les murs et sur ses auditeurs; le ciel, les murailles et l'auditoire sont également inflexibles et gouailleurs. Bref, essoufflé, noyé de verres d'eau et n'en pouvant plus, il semble prendre une résolution extrême;

et, pendant que sa main droite demeure suspendue dans un geste qui demande grâce, il introduit furtivement la main gauche dans la poche de son habit, et en tire un énorme rouleau de papier qu'il se met à lire tout d'une haleine.

C'était le discours que l'orateur prétendait n'avoir pas eu le temps de préparer ; c'était son improvisation !

NUAGES ET AVERSES

Je m'installe commodément dans mon fauteuil et je commence.

Il n'y a rien comme une position gênante pour entraver les idées. Foin de ceux qui s'imaginent que l'état de souffrance du corps dégage l'esprit : A ce compte-là, les trois-quarts et demi du genre

humain crèveraient de génie.—Il faut être bien grand homme pour donner dans ces idées-là. Dieu merci, je ne suis pas tout-à-fait arrivé à ces sommités étourdissantes, et mon naturel tranquille se plaît encore dans les humbles sphères de la position commode et bien assise. Après cela, je suis certain que la plupart de mes lecteurs pense comme moi.

Il y a dans la vie humaine des positions difficiles; on peut même dire que toute notre existence se compose d'un tissu de petites circonstances suprêmement désagréables.

— Il a plu toute la nuit : les rues sont à blanc d'eau et de boue, comme disent les gens : vous vous êtes levé tard parce que le bébé vous a empêché de dormir ou qu'on a mis des chardons sous vos draps ; enfin vous êtes mortellement pressé

d'arriver à votre bureau. Vous enjambez avec furie les quelques planches disloquées qui font les trottoirs de la rue Saint-Jean. Soudain deux dames vous font blocus. Leurs crinolines datent de cinq années en arrière. Elles prennent une fois et demie le passage ; pas la moindre issue pour vous faufiler. Vous toussez, vous piétinez comme un homme qui a envie de passer : ces dames ne comprennent pas. Vous toussez plus fort et plus proche : le blocus est sourd et ne fait pas attention à vous. Enfin, de guerre lasse, et après avoir essayé tous les moyens honnêtes de vous faire comprendre, vous prenez votre courage à deux mains et vous risquez une de vos bottes vernies dans la boue pour placer l'autre vitement sur le trottoir, en avant de ces dames. Mais vous avez mal calculé votre élan : votre chapeau tombe dans la rue et votre pied souillé vient caresser désagréablement la robe de l'une des élégantes. Pendant

que le vent fait courir votre chapeau sur l'onde noire, et vous après le chapeau, la dame s'évanouit, les gamins vous sifflent et vous perdez la tête. Comme un malheur n'arrive jamais seul, une voiture lancée à toute vitesse arrive à point pour vous couvrir de fange en passant, et le cocher vous flanque un coup de fouet pour vous essuyer.

Un autre jour, peut-être le même jour, vous arrivez un peu tard à la maison, et, comme on a éteint la moitié des réverbères sous prétexte que cela empêchait les gens de dormir, vous n'y voyez plus du tout. Vous sonnez à une porte, et, au lieu d'entrer chez vous, trompé par l'obscurité, vous tombez tout penaud dans le vestibule de votre voisin. Dans votre trouble, vous prenez la servante pour la dame de la maison ; vous vous confondez en excuses devant celle-là, et vous prenez le sourire plein de pardon de celle-ci pour une familiarité

déployée. Enfin, vous parvenez à entrer chez vous, et pour oublier votre mésaventure, vous vous mettez au lit. Cinq minutes après, et au moment où vous allez vous endormir, si vous êtes médecin, soyez certain qu'on viendra vous éveiller à la hâte pour un patient qui se meurt ; si vous êtes marchand, pour votre boutique qui brûle ; si vous connaissez les douceurs de la paternité, pour le mioche qui a avalé une épingle.

Notez bien, mes chers amis, que ceci n'est pas de l'imagination : bien au contraire, ce sont des accidents qui arrivent tous les jours.

Ne vous est-il pas advenu mille fois, par exemple, de descendre de voiture, à la porte d'une salle de concert, et de constater avec angoisse que vous aviez laissé dans votre chambre, sur le coin du buffet, votre bourse, contenant les cartes

d'entrée et l'argent pour payer le cocher ; en attendant, c'est en hiver, et ces dames grelottent.

Ou bien, c'est en été, vous vous promenez au jardin ou sur la terrasse par le plus beau soleil du monde, avec votre fiancée et la future belle-mère. Tout-à-coup un orage arrive on ne sait d'où, et fond sur les gens. Vous avez un mille à faire avant d'arriver au port. Vous n'avez pas un sou sur vous : mais, cependant, il faut être poli.

— Je suis fâché, mesdames, dites-vous en épiant l'horizon avec terreur, qu'il n'y ait pas de voiture au proche, nous allons être trempés !

Tiens, dit la jeune fille, nous pourrions entrer quelque part, laisser passer l'orage……

Le destin veut que vous soyez à ce moment

juste en face d'une confiserie. Il faut bien s'exécuter, vous entrez galamment à la suite de ces dames, enchanté sur la figure, furieux au fond du cœur. Mais on ne passe pas comme cela un orage dans une confiserie sans prendre quelque chose. Les gens savent si bien profiter de la circonstance.

« Nous avons des glaces à la vanille, à l'ananas, aux framboises... Monsieur,... peut-être voudriez-vous en offrir à ces dames. »

La mère, qui a plus d'expérience refuse : mais la jeune fille qui a plus soif, accepte.

Enfin, des glaces aux gâteaux il n'y a pas loin. Tant et si bien que, l'orage passé, quand on présente la carte, vous constatez en pâlissant que l'addition se monte à une piastre et demie. Vous appelez à l'écart la jeune fille qui est au comptoir,

et vous cherchez à lui faire comprendre que ce sera pour le lendemain. Malheureusement, elle vous connaît d'ancienne date et ne veut pas comprendre. Bref la future belle-mère est obligée de payer, et vous lance des regards furieux pendant que votre fiancée songe que M. X., un de vos rivaux, a toujours le gousset bien garni d'écus.

Comme vous vous êtes amusé !

Après cela il y a des personnes qui voient la vie tout en rose. Ceux-là ne peuvent pas être des gens d'esprit comme nous; cependant ils ont la majorité, respectons-les ; j'ai toujours eu un grand respect pour le nombre et le fait est que je me suis toujours bien trouvé de ce sentiment aussi naturel que prudent.

UNE EXCURSION A CACOUNA

Nous sommes partis trois, le cœur léger et le gousset de même. En revanche, nous avions du tabac, des pipes et quelques provisions de bouche. En ces temps de guerre et *d'indignation meetings*, on ne sait pas toujours ce qui peut arriver.

Un voyage de cent vingt-cinq milles par chemin de fer n'est pas une chose essentiellement amu-

sante. Néanmoins, si le chemin du ciel même est étroit, on ne doit pas se plaindre que celui de Cacouna soit un peu raide et passablement dur. Méfiez-vous des voies larges : elles sont généralement funestes.

Cacouna est le paradis des Anglais. C'est le ciel de la mode, le ciel des *grecian bends* et des chignons.

Il possède, du reste, un magnifiqne hôtel, avec des alentours superbes, un peu dépourvus d'ombrages, mais très-favorables aux robes de soie.

C'était le dimanche, partant un jour de Bible et de repos.

Nous étions seuls parlant le français et ayant quelque chose comme une expression sur la figure.

Tout le reste était mort ; mort aux quilles, mort au jeu de billard.

Les pianos muets ; dans un coin, trois harpes et deux violons renfermés dans un religieux silence et cachant leurs échos gaillards sous d'immenses tuniques de flanelle verte pour se donner une apparence sérieuse.

Il n'y avait qu'une chose de permise, c'était la buvette. Défendues, les quilles ; crime, le billard ; mais permise, oh ! très-permise la buvette.

Comprenez vous, des païens comme nous, qui, après les offices, nous permettons un petit air de chant, un petit jeu sans malice, un bout de causerie un peu saline ? Horreur !

Une saine religion proscrit ces épouvantables

forfaits. Seulement, comme on ne peut pas sans danger pour la constitution, lire sans cesse la Bible, même la mieux imprimée, il faut bien se payer quelques petits entr'actes; mais quelque chose d'innocent, de tranquille et de bon exemple. Vous voyez de suite que la buvette seule peut résumer toutes ces qualités.

Aussi, on y court, on y vole, on s'y précipite. On s'y serre la main avec foi, on y prend un verre plein d'espérance ; seulement on ne s'y grise pas par charité : au contraire, cela coûte cher et n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Un autre amusement qui passe pour être assez chrétien, mais dont on use toutefois avec une louable modération, c'est le bain à grande eau.

Le bain à grande eau n'est pas, en général, ce qu'un vain peuple pense.

On choisit le point de la haute marée. Les uns se costument ; d'autres n'ont pour tout vêtement que les haillons des vagues, comme dirait Victor Hugo.

On se lance avec énergie dans deux pieds d'eau ; on se roule dans le sable, ce qui fait un assez rude savon ; les hardis vont un peu plus loin, les téméraires se risquent jusqu'aux aisselles. Ces cas là sont heureusement rares. On rit, on se lance l'eau à la figure ; puis on court vite sur la grève, on se bouchonne avec une serviette de bure ; enfin, le corps en sang, les pieds pleins de gravier, on remet vite ses hardes, et l'on gravit l'escalier interminable qui conduit à l'hôtel où l'on arrive en nage, mais heureux d'avoir pleinement satisfait aux exigences de la mode et du bon ton.

C'est le progrès du siècle ; il n'y a rien à dire.

Mes amis et moi, qui sommes très-arriérés, comprenant peu et appréciant moins encore les douceurs de ce bain éreintant, nous nous mîmes en tête de faire un bout de course en chaloupe.

Pleins de ce désir raisonnable, mais peu distingué, après recherche, nous trouvâmes un pékin, nommé Johnny Larouche, excellent garçon, fort bon marin, et pas du tout gênant.

Pour une somme insignifiante ce brave garçon nous fit faire une promenade splendide de deux heures, sous quatre voiles, avec une brise assez fraîche et un tangage capable de démanteler des estomacs moins bien cuirassés que les nôtres.

Son seul défaut était de vouloir virer lof pour lof. A part cela, matelot expérimenté, il s'y entend comme pas un à lofer, arriver, larguer ou serrer

les écoutes, border une rame et arrimer un baleston.

Vous voyez d'ici comme nous nous sommes amusés; sinon, avouez de suite que vous n'êtes pas marin.

En justice, je recommande Johnny Larouche et sa chaloupe aux amateurs qui voudraient encourager un brave homme en même temps qu'un hardi compagnon.

Nous sommes revenus en steamer et la nuit, ce qui peut prêter à beaucoup d'aventures. Malheureusement je n'en ai pas à vous raconter.

Notre bateau n'a pas échoué et nous n'avons pas fait naufrage. C'est donc un retour complètement dépourvu de *sensations*. Si, encore, nous

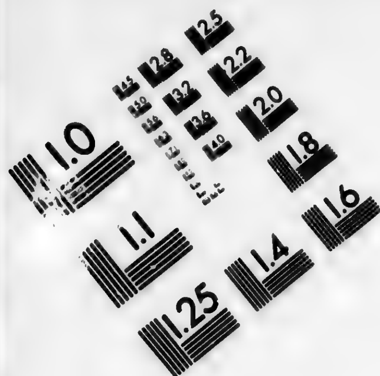
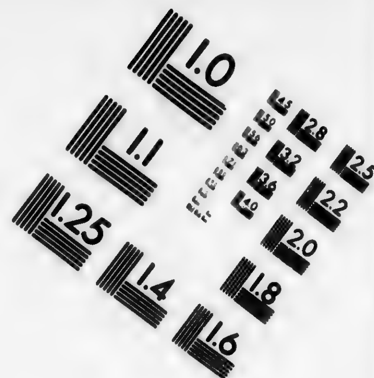
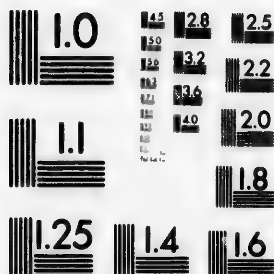
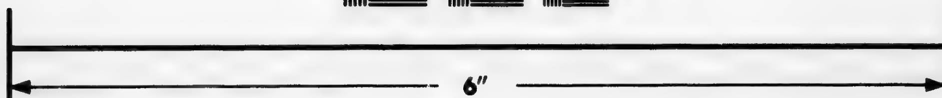



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




avions eu une grosse mer et beaucoup de malades à bord ! Mais le fleuve était d'un calme désespérant, et nous avons dormi tout d'un somme, comme de bons bourgeois dont la conscience et l'estomac sont en repos.

Après tout, bien des gens se contentent à moins.

LES ACTIONS INUTILES

On a fait de nombreux discours et même des livres sur les *paroles inutiles ;* on n'a pas eu tort. Mais je me demande pourquoi on s'attaque si rarement aux *actions inutiles.* Dieu sait, pourtant, s'il y en a par le monde, et combien on gaspille ainsi un temps et des forces qui pourraient être avan-

tageusement employés d'une autre manière! Et ces inutilités, non-seulement on les excuse et on les pardonne, mais ceux qui les commettent y acquièrent souvent une célébrité, ou plutôt une popularité que l'on refuse la plupart du temps au véritable mérite.

Vous voyez un bon matin, placardée sur les murs, une affiche portant que M. Jacques s'est engagé à faire, à pied, cent milles en dix-huit heures. Partout où l'affiche s'étale, les groupes de curieux se forment pour en lire ou en épeler les caractères flamboyants. On discute, on commente; on hésite à croire à ce fait merveilleux.

—Quoi! ce n'est pas possible! un tel qui va faire cent milles en dix-huit heures! Mais je l'ai connu tout jeune; son père et le mien étaient voisins. Et pourtant, au fond, cela ne m'étonne

pas ; c'était un gaillard rudement charpenté ; j'avais toujours prédit qu'il arriverait, s'il voulait s'en donner la peine.

— À qui le dites-vous ? Il annonçait cela de bonne heure ; personne ne le connaît mieux que moi : une de mes sœurs a épousé son cousin.

— Son père est mon oncle propre.

— C'est sa tante qui m'a élevé.

— Moi, j'ai été à l'école avec lui ; nous étions comme les deux doigts de la main.

Enfin, chacun semble heureux de pouvoir dire qu'il est parent du héros ou, tout au moins, qu'il l'a connu ; de même qu'aux enterrements, une foule de gens sont enchantés de se mettre en évi-

dence, en prenant un air affairé, ou en se rapprochant le plus possible du corbillard, de façon à être pris pour quelqu'un de la famille. Il va sans dire que cela a lieu seulement au convoi du riche : le pauvre ne provoque pas le même empressement.

Bref, notre homme au cent milles a fixé son jour, et ce jour est arrivé.

L'homme arrive aussi de son côté.

Il est richement costumé ; veste et culotte de velours noir avec gilet bleu et agréments d'or ou d'argent ; casquette brillante, bas blancs, souliers vernis. Il s'avance en regardant tout le monde d'un air important et ennuyé, jetant par ci par là un petit sourire à quelques amis que cette marque de bienveillance fait rougir de bonheur.

Il ne fait rien par lui-même ; il a un homme d'affaire, des employés, un secrétaire. Un honnête citoyen, que l'on a oublié de faire payer à la barrière, vient, une fois entré, offrir consciencieusement sa pièce de trente sous au héros ; celui-ci se détourne avec dédain, comme si l'argent pouvait lui salir la main, et, par un geste majestueux, il indique son *manager*.

Et pourtant, il n'y a que quelques jours encore, ce même grand homme, garçon d'hôtel je ne sais plus où, s'est avancé avec empressement pour tenir mon cheval, et a reçu, chapeau bas, le pourboire que j'ai jeté dans sa main non encore célèbre. Alors, il m'eût demandé ma protection pour lui faire obtenir une place de laquais ; aujourd'hui, il croirait m'honorer en m'acceptant pour son secrétaire.

L'homme commence à marcher. Il a un espace

d'un demi-mille de circonférence ; il faut qu'il en fasse deux cents fois le tour en dix-huit heures. Les paris s'engagent parmi la foule qui a pénétré dans l'enceinte. Il y a là les rapporteurs de la presse-associée, qui s'apprêtent à faire jouer le télégraphe et à raconter à l'univers étonné toutes les phases de ce grand combat d'un seul homme contre cent milles.

On murmure, on chuchotte, on va, on revient pour s'en aller encore. La foule se renouvelle et la recette augmente.

Enfin le centième mille est achevé et le marcheur est en avance de dix-sept minutes. Les spectateurs enthousiasmés poussent un hourrah étourdissant, et Jacques se laisse porter en triomphe jusqu'à son hôtel, où plusieurs citoyens notables sont déjà rendus pour solliciter l'honneur d'être admis à le féliciter.

Le lendemain, la même foule fera la même ovation à un monsieur qui aura gagné une course de vélocipède. Quelques jours après, ce sera le tour d'un autre individu qui aura fait la route de Vienne à Paris sans descendre de cheval, ou qui aura marché pendant six fois vingt-quatre heures sans dormir.

Et, pour cela, tout le monde aura été mis en émoi ; les deux continents se seront parlé par le câble transatlantique, et toutes les autres affaires auront été reléguées au second rang ! C'est pourtant ainsi que la chose se fait, et les noms des hommes qui provoquent ces commotions passeront à la postérité.

Pendant ce temps, un génie incompris meurt avec l'invention utile que la foule a repoussée. Ces mêmes notabilités qui, tout à l'heure, sont

allées féliciter les jarrets solides du marcheur, ont consigné à leur porte l'homme de talent qui venait solliciter leur appui pour sa déceuverte.

Et pourtant, qu'un homme parcoure cent milles en dix-huit heures, qu'il gagne une course de vélocipède, qu'il passe six jours sans dormir, à quoi cela peut-il servir? quel bien peut-il en résulter pour l'humanité?

Tout le monde, cependant, encourage ces actes inutiles et sots, chacun s'honore de les subventionner.

Vous n'aurez pas le moyen de fournir la plus petite obole pour une œuvre utile et patriotique, et vous trouverez toujours de quoi souscrire pour aider à l'accomplissement d'une chose ridicule.

Vous repousserez Fulton et vous acclamerez Blondin.

C'est ainsi que le monde est fait, et il est inutile d'essayer de le refaire.

L'intelligence est souvent la sujette de la sottise.

Cela peut consoler bien des gens.

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

> **Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,**
> **L'espace d'un matin.**

Elle était pourtant pleine d'espoir et de désir de vivre au commencement de ce matin-là.

Elle a vu le jour dans un petit bureau bien sombre de la rue Saint-Pierre. Les grandes choses et les grandes entreprises ont d'ailleurs assez souvent de ces commencements modestes.

A son premier sourire, le sombre bureau s'est éclairé, presque réchauffé. Il y a eu comme un tressaillement de bonheur dans les moisissures du crépi ; le criquet solitaire s'est élancé jusqu'au bord de son trou ; l'araignée est demeurée suspendue sur un rayon inachevé de sa toile. Il y a eu comme une odeur appétissante de bien-être futur, traversant rapidement la solitude de ce réduit. Les passants ont mis l'œil au carreau et se sont ensuite parlé bas. Mystère !

A peine sortie de ses langes, elle s'est armée en guerre et s'est élancée, dans sa petite taille ramassée, vers l'ennemi qu'elle était appelée à combattre.

Elle entreprenait la grande croisade vengeresse des races muettes contre les races parlantes ; l'émancipation du joug et la sujétion de l'aiguillon.

Elle devait ôter l'homme du siége pour y mettre le coursier et flanquer le cocher à la place de sa bête.

Honte à qui prend le fouet : malheur à qui met la bride : anathème à qui relie le collier au timon ou pousse la barbarie jusqu'à boucler les sangles.

L'animal qui ne peut pas se plaindre trouvera désormais des interprètes pour faire punir ceux qui le gênent. La justice lui ouvrira ses portes et sa cause sera plaidée devant le tribunal.

Voilà pourquoi cette chère nouvelle-née s'était armée de toutes pièces : voilà le grand but de sa croisade.

Comment ne pas réussir avec une semblable

cause en mains ; comment ne pas vaincre en combattant pour un tel principe ?

Ses premières attaques furent des succès, ses premières batailles des victoires. Son petit gouvernement fonctionnait bien, ses finances étaient prospères, ses employés grassement payés.

Elle était devenue tout-à-coup une puissance redoutable : tout le monde en tremblait. Il se fit un cercle ou plutôt une cour de suppliants autour de son petit bureau, devenu du jour au lendemain le centre d'un grand pouvoir.

Les uns venaient en tremblant consulter le secrétaire intime sur la longueur qu'ils devaient donner au manche du fouet, sur l'épaisseur licite de la mèche. Les conducteurs d'omnibus venaient faire fixer le nombre de passagers qu'il leur était

permis de prendre ; les charretiers, la quantité de quintaux qu'ils pouvaient faire tirer, sans enfreindre les règlements de la petite reine. On a même vu plusieurs riches bourgeois aller la consulter sur l'espèce de paille qu'ils devaient employer pour les litières, et s'informer si l'adoption du lit de plume dans les écuries ne serait pas un changement désirable !

Le petit factotum de la petite reine, joignant à ses hautes fonctions celle de procureur spécial, donnait des conseils à celui-ci, faisait des menaces à celui-là, encourageait l'un par un sourire mielleux, foudroyait l'autre par un éclair de sa terrible prunelle.

« Sachez, messieurs, que ma souveraine a décidé d'en finir avec ces pratiques cruelles qui s'exercent sur les races muettes et domestiques. L'homme

a fait son temps, le règne de la bête commence. Réjouissez-vous, ô chevaux, et vous, bœufs, réjouissez-vous ! Poules et canards, tressaillez d'allégresse, et saluez l'aurore de votre régénération. Le grand œuvre commence. Pour protéger l'animal, nous anéantirons l'homme, nous le supprimerons. Nouveaux Césars, nous jetterons la chair humaine aux lamproies. Nous...... »

Ainsi parlait le secrétaire intime de la petite reine, devant son auditoire tremblant.

Tout-à-coup (ô sublime invention du télégraphe !) arrive une dépêche qui lui tranche la parole. On le voit successivement pâlir, verdir, puis s'évanouir. Le papier glisse de ses mains inertes. L'auditeur le plus voisin, qui se trouvait à genoux, saisit le chiffon et lit : « Battus complètement dans les deux derniers engagements. La

justice est contre nous. Deux actions renvoyées avec dépens. »

A cette nouvelle, la foule des victimes laisse échapper un cri d'allégresse, et s'élance dehors, abandonnant le petit bureau retombé tout-à-coup dans son ombre et sa moisissure premières.

Le même jour, la petite reine, c'est à-dire « la société de protection envers les animaux de Québec » tomba dans une maladie de langueur qui ne lui a pas permis de quitter sa chambre depuis.

On espère que cet état empirera, ou tout au moins ne s'améliorera pas, car le dernier des règlements qu'elle voulait mettre en force était dirigé contre ceux qui appâtent les poissons avec des vers vivants.

Toute la pêche croulait.

Il y a un statut pour protéger les animaux domestiques contre les cruautés des hommes.

Nous sommes avec le législateur qui a fait une œuvre non-seulement utile, mais nécessaire.

Mais nous ne sommes pas avec les gens qui se mettent ensemble pour torturer le sens de cette loi et tourmenter leurs semblables; qui, sous prétexte de protéger le cheval, plongent l'homme dans la misère, après s'être engraissés de ses dépouilles; qui enfin, à la première défaite, où la Cour les condamne *avec dépens*, s'éclipsent de la scène et soufflent sur leur beau feu.

Moins ces patriotismes-là sont communs, mieux les choses vont.

Nous aimons l'homme qui met l'épaule au timon et pousse sérieusement ; mais foin de la petite mouche qui harcelle et qui pique, mêlant son petit bourdonnement à la voix de ceux qui travaillent, pour avoir l'occasion de faire du frou frou ou de gober une miette.

L'ESPRIT D'EMPRUNT

Presque tous les journaux ont reproduit l'entrefilet suivant :

« *Un mot charmant attribué à M. Péreire :*

« Un de ses employés, poli comme pas un, ne manquait pas, toutes les fois qu'il le rencontrait, de s'arrêter pour le saluer.

« Cette marque de déférence était devenue insupportable au financier, qui lui dit un jour : —Voyons, monsieur, passez donc ! Où en serions-nous du temps, si la grande aiguille mettait une minute à saluer la petite aiguille toutes les fois qu'elle la rencontre ! »

Je ne connais pas M. Péreire ; je suis certain cependant qu'il n'est pas l'auteur de cette platitude, mise au jour par quelque petit rédacteur de faits-divers à la quatrième page. Et, cependant, cette répartie, aussi suffisante que saugrenue, a été imprimée et ré-imprimée à des milliers d'exemplaires ; elle a été répétée partout sous le titre de *mot charmant*.

On l'a lu à la cuisine et dans le salon ; à la lueur du gaz et aux clartés du soleil ; l'humble chandelle de suif même a éclairé ce *mot charmant* de ses

rayons tremblants et rougeâtres. Qui sait s'il n'a pas laissé des envieux sur son passage? Partout on l'a trouvé joli, bien venu, coquet, spirituel.

Le mari s'assied à table pour déjeûner, sa femme, au lieu de verser le café, est plongée dans la lecture du journal du matin.

—Vite donc, ma chérie, il est déjà tard et je suis pressé !

—Attends un peu que j'achève de lire un mot charmant de M. Péreire.—Voilà, c'est fini. Quel homme spirituel ! Je ne suis pas surprise qu'il soit devenu riche !

Et moi, je vous le dis, franchement, c'est à cause de la richesse de M. Péreire qu'on lui a imposé la paternité de ce bon mot ; car, dans la

bouche d'un homme pauvre, la repartie spirituelle eût été, ce qu'elle est en somme, d'une désastreuse pauvreté.

Et voilà pourtant comment se fait l'esprit, c'est-à-dire l'esprit de faux aloi. C'est un objet de commerce, sujet à l'annonce et à la réclame comme tous les autres ; obligé, comme toutes les productions humaines, d'avoir recours à l'argent pour se faire une petite place au soleil. Plus il y a d'argent, plus la place est grande.

On dit que l'argent achète tout, hors l'esprit : ce *hors* est de trop. L'esprit s'achète comme le reste ; ou du moins, s'il ne s'achète pas suivant la rigoureuse acception du mot, on peut toujours, en y mettant le prix, se procurer un certain fac-simile qui donne le change à presque tout le monde.

Nous sommes dans un siècle d'imitation et de placage. On peut acheter des montres en or à cinquante francs; et pour le double de cette somme, on a toute une parure en pierres plus ou moins précieuses.

La personne la plus difforme peut, avec de l'argent, se composer un physique passable. On vend des nez, des jambes, des bras. On vous retouche, on vous retaille, on vous retape un individu d'une façon merveilleuse et dans la perfection.

Je conçois que la vanité entre pour quelque chose dans ces retouches, mais encore cette vanité a-t-elle son excuse dans le désir de ne pas faire horreur à son prochain. Je pardonnerai donc volontiers au manchot qui se fait poser un bras, à l'homme sans nez qui se fait remplacer cet organe

indispensable ; je pardonne même—tant la bosse de l'indulgence est développée chez moi—je pardonne au vieux garçon qui teint sa barbe et ses cheveux en vert invisible ; j'excuse encore la vieille fille qui, « pour réparer des ans l'irréparable outrage, » a recours, sept fois la semaine, à sa modiste et à son perruquier. En tout cela, le placage peut se tolérer, il vaut peut être mieux, même, qu'il se pratique.

Mais il y a une chose qui ne supporte ni le replâtrage ni le rembourrement, et qui ne doit porter ni fard ni perruque : c'est l'esprit. On ne se met pas l'esprit en tête comme on y pose un œil de verre ; on ne retaille pas son intellect de la même manière qu'on peut charpenter de nouveau un physique mal tourné.

Que de gens cependant exercent ce métier sur

eux-mêmes ou sur les autres ! Les rues en regorgent, les places publiques en pullulent, les salons en sont encombrés. Ils sont biens vus partout, ils priment, ils règnent. Ils imposent ce respect qu'inspire le nombre, car ils ont la majorité. L'homme intelligent, refoulé vers quelque coin obscur, ose-t-il élever la voix en leur présence, un coup-d'œil superbe ou une parole mordante, applaudie d'avance, le fait rentrer dans son obscurité. Le médiocre a été charmant, l'autre est un ours : quelle affaire avait-il à sortir de sa tanière ?

Au moyen-âge, les nobles et les chevaliers se glorifiaient de ne pas savoir lire, et de ne pouvoir signer autrement qu'en faisant une marque avec la pointe de leur épée. Etait-ce pour déprécier l'intelligence et marquer le peu de cas qu'ils en faisaient ? Il y avait beaucoup de cela, quoi qu'on

dise au contraire. Mais ces braves chevaliers avaient une autre excuse. Dans ces temps primitifs, la force physique était la force par excellence, et le meilleur raisonnement du monde devenait nécessairement caduc s'il n'était appuyé, au besoin, par un maître coup de lance ou d'épée. D'où il suit qu'on devait naturellement soigner mieux l'éducation physique que le développement des facultés intellectuelles, et que la gymnastique et les armes avaient le pas sur l'alphabet et le cahier d'écriture. Il en est encore un peu de même aujourd'hui dans certaines classes de la société, où le coup de poing est l'argument suprême, et où l'athlète le plus vigoureux est toujours censé avoir raison contre un adversaire peut-être plus subtil, mais moins bien charpenté.

Cela, néanmoins, forme l'exception, et l'intelligence victorieuse tend à conquérir une place

de plus en plus grande dans la direction de l'humanité. L'instruction commence à dominer, et l'esprit ne craint plus d'affirmer ses droits. La force brutale perd de son prestige et se voit tous les jours reléguée de plus en plus au second plan.

Comme à côté des meilleures choses, cependant, les abus parviennent toujours à se glisser ; ici, il s'en est insinué plusieurs. D'abord, celui que j'ai signalé plus haut : c'est un des pires. Autrefois, tel, qui n'était pas assez fort ou assez brave pour rencontrer son adversaire, louait des sbires qui, moyennant une certaine somme, se chargeaient de le suppléer et de vaincre ou mourir pour lui. On avait toujours le soin d'arranger les choses pour que la seconde alternative se présentât le moins fréquemment possible.

Aujourd'hui, on pratique quelque chose d'assez analogue à cet achat de coupe-jarrets. Un homme, favorisé des biens de la fortune, sent-il la somme de ses moyens intellectuels plus faible que celle de ses désirs et de son ambition, il se met en quête des sbires de l'esprit. Ses recherches ne sont pas longues. L'esprit n'est généralement pàs cousu d'or, et a besoin de vivre. Au premier signal, il arrive avec son habit rapé, dont une encre trop souvent mêlée d'eau noircit très-imparfaitement les coutures. Il se présente, hélas! il faut bien le dire, chapeau bas, l'échine courbée, devant cette puissance qui, pour n'avoir pas semé, n'en recueille pas moins d'abondantes moissons. Le marché est bien vite conclu.

—Je dois prononcer, dans huit jours, un discours à l'inauguration du canal de Suez; mes affaires ne me permettent pas de m'en occuper;

d'ailleurs, j'ai une fort mauvaise écriture ; brochez-moi cela. Je ne regarderai pas au prix.

L'esprit s'incline, se met au travail et, dans une nuit, produit la harangue qu'il apporte le lendemain.

Hum ! hum ! au fond, ce n'est pas mal, dit le grand homme en se passant la main sur le front ; cela représente assez bien les idées que je vous avais données !

Il jette vingt francs et se renferme dans son cabinet pour épeler et apprendre par cœur tout le manuscrit. Il appelle quelque fois sa fille pour se faire expliquer une phrase qu'il ne peut pas lire, tout en prétendant vouloir s'assurer qu'elle n'est pas contre les règles de la grammaire.

Au bout de huit jours, il débite son chef-d'œuvre, et tous les journaux—payés d'avance—de reproduire ce morceau d'éloquence avec les éloges les plus flatteurs à l'adresse de l'homme éminent qui l'a prononcé.

O teinture! ô placage!!

Il y a encore un autre abus que je choisis entre mille, pour abréger. Cette soif de se faire une réputation de littérateur et d'homme d'esprit conduit à tant de choses!

Tout le monde maintenant se mêle d'écrire. Ceux qui n'ont pas le moyen de se payer un secrétaire, ou qui ont trop de prétentions pour user de cet expédient commode, saisissent eux-mêmes la plume. Cependant, les idées manquent: c'est

quand on a une feuille de papier blanc devant les yeux et une plume entre le pouce et l'index que cette vérité devient évidente. Il ne faut pas songer à ressasser du vieux, c'est du dernier commun ; on veut être original et on ne le peut pas : que faire ? On prend un terme moyen—que j'appellerais plutôt médiocre s'il n'était pas désastreux. Ne pouvant faire du nouveau dans les idées, on fait du neuf dans la manière de dire. On enfourche un âne vicieux que l'on prend pour un coursier plein de fougue : on fait jaillir des éclats de boue que l'on s'imagine être des éclairs ; on inonde les gens de gros mots, sous prétexte d'appeler les choses par leur nom. C'est ce que l'on appelle, de nos jours, le style vigoureux. Ce style est à la littérature ce que le genre Offenbach est à la musique. C'est le style de ceux qui n'en ont pas. C'est le mot qui remplace l'idée : c'est le bruit qui cherche à se faire passer pour de la musique.

Hélas !

—Il était tout de même gentil, le mot charmant de M. Péreire !

EN VILLÉGIATURE

« Voici la saison où l'on part pour la campagne. Les uns aiment l'eau, d'autres la verdure : moi, je préfère les deux.

Ceux qui ne vont pas un peu prendre l'air pendant les mois de juillet et d'août ont une grande ressemblance avec les âmes du purgatoire.

Ils circulent dans les rues avec un air en peine. A chaque fois qu'il part un bateau pour le bas du fleuve ou pour les campagnes d'alentour, on les voit sur le quai, les larmes aux yeux, serrant tristement les mains de leurs amis qui partent, regardant d'un œil jaloux toutes ces malles, tous ces colis portant des adresses qui font venir l'eau à la bouche. Tel qui est bon père de famille pourtant, mais qui a treize enfants, se prend à songer que s'il n'en avait que six, que deux, ou même pas du tout, il pourrait, comme ce bienheureux Greluchet, son voisin, se payer un petit voyage aux eaux, et faire, pendant trois semaines, figure de *gentleman* dans un endroit où il n'est connu que par ses habits. Sa femme pourrait avoir une robe avec des garnitures et des accroche-cœurs, des barriolages et des dentelles en quantité, bien supérieurs à ceux qui se coudoient sur la jupe et le corsage de Madame Greluchet.

M. Charles, lui, n'a pas d'enfants, et il pense :

— Si, comme ce dandin de Joseph, j'avais des enfants, mon fils me remplacerait au comptoir, et je pourrais au moins passer quelques jours à la campagne : ma santé a besoin de repos, hélas !

Il lève les yeux au ciel, et se dit comme toutes les années précédentes :

— Eh bien ! ce sera pour l'année prochaine.

Bref tous ceux qui restent ont, comme cela, chaque jour, leur petite scène qui se termine invariablement le soir par une bonne querelle domestique ou une petite partie fine où l'on perd le souvenir pour le retrouver le lendemain, un peu plus cuisant.

Hélas ! ceux qui vont à la campagne sont encore plus à plaindre : vous ne saviez peut-être pas cela ?

Sous prétexte de se reposer des affaires, ils se tuent de plaisir ; pour remettre la cervelle, ils se donnent des courbatures.

Madame change de toilette au moins six fois par jour ; monsieur reçoit des gants frais par chaque nouveau steamer.

Les visites se font en grande tenue ; on se rend au bain en cravate blanche et en habit noir ; on organise des pic-niques en grande cérémonie.

Les enfants qui s'attendaient à se rouler sur l'herbe, sont tenus toute la journée sur leurs deux

jambes, raides, guindés, ficelés. Comme ils s'amusent !

Tous les soirs, bal. Entre chaque danse on se permet un petit tour de jardin, ou une promenade sur le trottoir. Au clair de la lune c'est très-joli ; mais avec nos nuits fraîches, c'est aussi très-mortel, si toutefois cet adjectif est susceptible d'un superlatif.

A l'automne, on revient brisé, mais mieux, à ce qu'on croit.

Ceux qui profitent le plus de ces excursions sont les habitants de ces plages heureuses. Deux ou trois mois d'exploitation pratiquée sur nos bons bourgeois les font vivre les mains dans les poches pour le reste de l'année.

Mais la morale y perd : leurs filles prennent des goûts et des allures de grande dame, et, si le père n'a pas le moyen de les soutenir, on sait ce qui arrive......

C'est la faute du citadin. »

JE VOUS L'AVAIS BIEN DIT

Je veux vous parler un peu de prophètes ; non pas de ces personnages vénérables et inspirés qui, aux temps bibliques, prédisaient l'avenir, mais des prophètes de nos jours qui annoncent toujours le passé et le présent, plus rarement les choses futures.

Il y en a de plusieurs espèces, toutes plus ou moins désagréables les unes que les autres. La plus détestable, à mon sens, est celle qui, dans toutes les circonstances de la vie, après une joie, et surtout après une douleur, vous aborde et vous dit d'un ton doctoral :

— Ah ! il vous est arrivé telle chose ; cela ne me surprend pas, *je vous l'avais bien dit !*

Je vous l'avais bien dit ! Cette prophétie après coup qui gâte un succès, qui rend une défaite plus amère, il se trouve toujours des gens pour vous la souffler à l'oreille ou vous la jeter à la figure. Ainsi, ce que vous avez pu faire de bien, le petit succès que vous avez eu, ce n'est pas à cause de vos humbles efforts, ce n'est pas par votre travail ou votre intelligence que vous y êtes arrivé ; non, c'est parce que vous avez suivi mes conseils, que

mon idée vous a soutenu. Je vous l'avais bien dit ! C'est pour cela seul que vous avez réussi.

Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Avez-vous succombé dans une entreprise ou essuyé quelquc revers inattendu ?

— Je vous l'avais bien dit, prononce solennellement le prophète officieux, je vous l'avais dit ; aussi pourquoi ne m'avoir pas écouté !

Ces gens-là, avec leur éternel cliché, vous prennent tout ce que vous faites et même tout ce qu'on vous fait ; vous volent vos idées et s'en parent comme d'un vêtement à eux ; vous arrachent vos sentiments et vos sensations et les dégustent sans scrupule devant vous. Ils ne vous laissent pas même l'amère possession de votre douleur. Ils se jettent dessus et vous la disputent en la trou-

blant et en l'irritant, comme ces mouches qui viennent promener leur suçoir empoisonné sur les chairs d'une plaie vive.

Je vous l'avais bien dit ! C'est le mot et l'idée de ceux qui n'ont ni idée ni mot. C'est la mesquine vengeance de ceux qui n'ont pas eu le courage d'entreprendre et qui sont vexés de voir que d'autres ont entrepris. C'est une quintessence de sourde envie hypocritement recouverte d'une couche de bon vouloir, comme la pilule dorée des pharmaciens. Qui est-ce qui, dans sa vie, ne l'a pas avalée, cette effroyable pilule? Enfants, jeunes filles, gens mariés et célibataires, jeunes et vieux vieillards,—car tous les vieillards ne sont pas vieux,—rappelez vos souvenirs d'hier ou d'avant-hier et vous verrez si je me trompe.

—Comment, la sauterelle a mangé vos blés!

Ce n'est pas étonnant ; je vous l'avais bien dit. Une autre fois, il faudra les plâtrer.

— Vous avez là un beau champ de mil ; cela vous fera une récolte superbe ; vous avez suivi mes conseils ; je vous avais bien dit que vous ne vous en repentiriez pas !

— Vous êtes malade ? — Je vous l'avais bien dit.

— Vous vous portez bien ! — Qu'est-ce que je vous avais dit ?

— Il pleut, il fait beau. Ne vous l'avais-je pas dit ?

Mais il y a une seconde espèce qui tient de la première et qui est presque aussi insupportable.

C'est celle que je pourrais appeler l'espèce des pronostiqueurs.

Il y a toujours des gens qui se chargent de vous annoncer ce qui vous arrivera, surtout si ce doit être quelque chose de fâcheux.

— Ah! vous allez vous promener par là? disent-ils; prenez bien garde, le chemin est affreux, il y a un mauvais pas dont on se tire difficilement, et votre cheval est ombrageux; tenez-vous pour averti!

Tout cela n'existe pas; vous êtes certain de votre affaire, vous connaissez parfaitement le chemin, et vous savez que la bête est docile. Néanmoins, ces quelques paroles vous ont inquiété et mis mal à l'aise. Vous ne jouissez pas de votre promenade comme vous l'eussiez fait si l'on vous eût laissé tranquille.

Ou bien, ils ont des anecdotes toutes prêtes pour gâter le plaisir que vous vous promettez.

Si vous allez vous baigner à tel endroit de la rivière, ils ne manqueront pas de vous dire que, l'an dernier, à pareille époque, un de leurs amis s'est noyé juste à la même place. Si vous partez pour chasser dans un fourré, leur conscience les force de vous dire qu'un terrible accident y est arrivé il n'y a pas une semaine. Un chasseur y a été à demi étranglé par les loups, et on a blessé mortellement son camarade.

— Tiens, vous disent-ils, c'est dans cette chaloupe que vous partez pour la pêche. Nous ne voulons pas vous effrayer, mais l'embarcation n'est pas très-sûre ; elle a chaviré aux dernières grandes mers, et trois hommes ont été engloutis. Ce n'est pas moi qui voudrais mettre le pied là-dedans !

— Ni moi non plus, dit un autre.

— Vous feriez mieux de ne pas partir aujourd'hui, vous disent-ils dans une autre circonstance. Il y a gros à parier qu'il fera mauvais ; vous allez être trempé. Et puis, nous sommes au vendredi, cela porte malheur ; on sait ce qu'on sait.

Ce que je sais, c'est que tout cela ne veut rien dire au fond ; mais trouvez-moi l'homme qui ne se sentent pas un peu ému de ces sinistres prédictions. Nous avons le cœur ainsi fait que nous croyons beaucoup plus volontiers au mal qu'au bien, à un accident qu'à une réussite. Et quand même nous n'ajouterions pas foi aux paroles des pronostiqueurs, nous ne pouvons pas nous empêcher d'en ressentir un léger malaise, et, si petit qu'il soit, ce malaise nous empêche de jouir pleinement du plaisir que nous nous étions promis.

Je veux bien croire que nous habitons une vallée de larmes ; mais pourquoi voiler ainsi les quelques rayons de soleil qui viennent parfois nous éclairer le cœur ?

LES TRAVERS DE LA SOCIÉTÉ

Je pourrais écrire passablement en vers, mais la prose m'est encore plus facile.

Mon style est d'ailleurs un brave bourgeois, pas trop corsé, pas trop guindé, qui se soucie peu des roses cueillies au péril de ses jours sur les sommets de l'Hélicon, et préfère glaner dans la plaine

quelques fleurs champêtres et sans prétentions. C'est un bon berger qui donnerait toute l'ambroisie des poëtes pour une tranche de pain et une livre de fromage. Sans être amateur passionné du chardon (ce qui ne serait pas à son avantage), il aime bien à en répandre quelques branches par ci par là dans ses petits bouquets, histoire de faire une légère piqûre.

Vous n'avez peut-être pas réfléchi à tout ce qu'une petite pointe appliquée à propos peut opérer de bien.

Vous avez sur la joue une tumeur qui vous défigure : cela vous aigrit, vous empêche de manger et de dormir, et vous tient la tête et le cou raides. Si l'on vous dit une amabilité, vous répondez sur le ton incisif et cassant d'un froid de trente-six degrés et avec la prestance d'un monsieur qui a

avalé le parapluie de son propriétaire. Une légère piqûre appliquée sur le champ vous fait retrouver votre faim et votre souplesse premières.

Si, au lieu d'être sur la joue, la tumeur est au moral, il faut une main plus exercée pour la toucher.

Il y a des gens qui se laissent couper un membre sans sourciller et qui se pâment dès que l'on veut leur amputer la plus petite excroissance sur le caractère.

Vous êtes dans un salon. On prie un monsieur de chanter. Après avoir forcé la maîtresse de la maison à se mettre presque à ses genoux, il finit par consentir ; mais il a oublié sa musique et ne sait pas l'accompagnement par cœur. Vous avez l'obligeance de lui offrir de jouer pour lui

et vous lui demandez : « Dans quel ton, s'il vous plaît ? »

— Oh ! dit-il, avec un petit air suffisant, je suis ténor, et je chante cette romance en *fa*.

— Je m'en serais douté, monsieur, au ton de vos paroles, et quoique le bémol ne soit pas dans mes bonnes grâces, allons !

Votre prétendu ténor commence. A la cinquième mesure, la maîtresse se met à trembler pour ses glaces et les carreaux de ses fenêtres ; vous craignez la rupture de quelque vaisseau sanguin : de plus, le monsieur chante horriblement faux. Comme de raison ce doit être l'accompagnateur qui se trompe et votre ténor vous regarde avec des yeux furibonds.

— Monsieur, dites-vous, en vous insinuant avec

les précautions d'un général qui veut cerner une place, monsieur, s'il m'était permis.....je n'oserais vraiment......mais enfin......peut-être pourrais-je vous faire remarquer que vous ne chantez pas tout-à-fait juste ; ce morceau est écrit en majeur, et vous faites la tierce mineure......

— Monsieur, vous répond le ténor, avec une dignité blessée au vif, vous êtes un jaloux ; c'est votre instrument qui me fait détonner. Puis se tournant vers la dame de la maison : — Désolé, madame, de ne pouvoir continuer, mais monsieur n'est pas de force à jouer cet accompagnement.

Et le ténor va prendre un verre de vin.

Après, c'est votre tour ; on vous demande un morceau. D'un caractère naturellement doux, vous vous exécutez. Vous n'en êtes pas encore au

deuxième tiers du premier couplet que vous ne vous entendez déjà plus ; un sourd bourdonnement vous [illegible]te aux oreilles : vous suez à grosses gouttes et d'un œil suppliant vous prenez le ciel à témoin de votre martyre. Le bourdonnement augmente, jusqu'à ce qu'enfin, essoufflé, haletant, éperdu, vous tournez vers un couple qui cause en face de vous, appuyé sur le piano, avec un bruit de treize clarinettes.

— M[illegible]moiselle, dites-vous, je craindrais vraiment d'être indiscret en continuant ma romance, je vous gêne sans doute, j'attendrai que vous ayez fini.

La demoiselle, furieuse, vous tourne le dos. Si elle est jeune, elle se console en parlant plus fort ; si elle est vieille, elle ne retrouve sa sérénité qu'après la troisième prise de tabac et la dixième

répétition de son éternel refrain sur un ton flûté: « La galanterie n'est plus de nos jours. »

Cependant elle donnerait son chat et jusqu'à son faux râtelier pour avoir le droit d'être encore *de nos jours*, au lieu d'être des jours passés.

Respectons les ruines et leurs échancrures.

Puisque nous sommes dans le monde, pourquoi ne pas tenter de suite une innocente petite croisade contre un de ses microscopiques travers les plus embêtants.

Vous êtes au bal. Un monsieur vous arrive qui, d'un air souriant et en vous nommant par votre nom, vous demande si vous ne prendriez pas un petit verre de vin ou une petite tasse de café.

— Comment donc, monsieur, mais certainement, bien obligé.

— Il fait bien froid.

— Mais.....,pas trop chaud.

— Il fait bien mauvais.

— Le temps n'est certes pas beau.

— Nous n'avons pas de lune.

— Il fait noir comme dans un four.

— La ville ne pèche pas par trop d'éclairage.

— On s'y rompt le cou.

Après quelques minutes d'interruption, le feu s'engage de nouveau.

— Vous êtes venu à pied?

— Mais oui, je ne demeure pas très-loin.

— Monsieur veut-il que je lui ôte ses *claques?*

A ce mot, le jour se fait dans votre esprit et vous pâlissez; vous venez de causer un quart d'heure

avec le *waiter* ou *garçon*, et vous avez failli prendre un verre de vin avec lui.

Le lendemain, dans un autre bal, vous avisez un individu à la figure plate et empesée.—Une tasse de café ! lui criez-vous d'un air impératif, et pour vous venger de votre gaucherie de la veille. Le monsieur à la figure plate vous regarde d'un air étonné, offre son bras à votre cousine qui l'accepte, et s'en va prendre place pour danser une mazurka : il paraît que c'est un *mylord* occupant un haut grade dans l'armée de Sa Majesté.

D'où viennent ces méprises et quel est l'abus dont je voulais parler ?

La méprise vient de l'habit ; l'abus est encore dans l'habit.

Votre domestique a un pantalon noir, parfait ;

un habit noir, souvent meilleur que celui de l'invité ; un gilet irréprochable ; une chemise, un col et une cravate qui vous font envie ; des gants aussi frais que les vôtres. Que voulez-vous ? Entre lui et l'invité, on ne remarque de différence qu'après avoir vu l'un boire dans un verre et l'autre le rincer. Pas le plus petit bouton doré, ou argenté, pas le plus mince cordon rouge ou blanc sur la manche ou sur le gilet. C'est un monsieur comme tout le monde.

A l'avenir, en entrant dans un bal, si quelqu'un vient vous offrir ses services, habillé comme susdit, inclinez-vous devant lui et dites :

— Monsieur, est-ce à un invité ou au laquais que j'ai l'honneur de parler.

De cette manière vous serez certain de ne pas faire de méprise.

LA CROIX DE BERNY

Je viens de lire, non pas tout d'une haleine, mais à petites doses, *La Croix de Berny*.

Je sais bien que je vais paraître naïf et peu connaisseur, que les gens du métier vont hausser les épaules ou me foudroyer de leur mépris ; mais je dois avouer, en toute sincérité, que je n'ai pas

trouvé ce livre aussi beau qu'on le dit. Comme ces gravures de modes dont la régularité mathémathique et la perfection désespérante accusent le métier plutôt que l'art, *La Croix de Berny* est un récit trop endimanché pour être naturel.

Je sais bien qu'il faut de l'audace, presque de la témérité pour tenter de critiquer ce qui sort de la plume de Mme de Girardin, de Théophile Gauthier, de Jules Sandeau et de Méry. C'est un attentat contre le talent, un crime de lèse-célébrité. Mais, que voulez-vous ? Je suis fait comme cela ; j'aime à juger par moi-même et à ne pas toujours trouver une chose belle sur le simple dire d'autrui.

C'est ainsi qu'il m'est impossible de me pâmer d'admiration en écoutant les récitatifs de la *Création* d'Handel ou certains passages algébriques de

Beethoven et Mendelsshon. Je comprends que la science vienne au secours de l'art, mais elle ne doit pas l'effacer. Les choses tirées au cordeau me déplaisent, et un tronc d'arbre raboté et cannelé par la main des hommes pourra avoir son mérite comme fût de colonne, mais, en tant qu'arbre, il ne sera jamais, à mes yeux, qu'une indécente violation de la beauté naturelle.

Le récit délayé dans le titre injustifiable : *La Croix de Berny*, est donné sous forme de lettres.

C'est un premier tort, à mes yeux. J'ai toujours eu une horreur marquée pour ces histoires enfermées sous d'interminables épîtres dans lesquelles la date et le lieu sont mystérieusement remplacés par une lettre majuscule et une moitié de chiffre garnies de points de suspension.

De Marie à Joseph*; *d'Albert à Marguerite; De la même au même; Du même à la même; c'est plus fort que moi, je ne puis pas supporter ces choses fades, fussent-elles de la plume d'Homère ou de Virgile même. Pourquoi tous ces ziz-zags factices, quand on peut si facilement aller droit au but. J'admire le touriste qui, au lieu de suivre la route ordinaire, grimpera audacieusement sur quelque roc escarpé et côtoyera un précipice afin de trouver un beau point de vue, ou de goûter un peu au vertige des abîmes ; mais je me moque justement de celui qui, dédaignant le sable des rues, escalade les maisons et marche d'un pied fier sur la ligne des gouttières. Le grand et le beau sont les proches voisins du ridicule ; et si l'on ne tient pas compte des lieux et des circonstances on risque, en cherchant à atteindre les premiers, de faire une pitoyable chute du côté du second.

La lettre est une chose admirable qui, comme la conversation, peut admettre tous les genres, à l'exception d'un seul : le genre ciselé. A mon sens, une lettre écrite à la postérité, comme la plupart de celles de Cicéron et presque toutes celles de Mme de Sévigné, n'est pas une lettre. Cela peut être très-joli comme narration châtiée, comme harangue ou comme traité de philosophie, mais comme lettre c'est manqué. On a beau dire, le naturel, dans la lettre comme dans la conversation, doit être la première et la principale qualité. Autrement, cela me fait toujours penser à ma domestique qui me dirait :

Le soleil est très-beau, le ciel est sans nuage ;
Désirez-vous, Monsieur, maintenant, déjeûner ?

Pendant que je répondrais aussi poétiquement :

Pas encore, merci ; je vais me promener,
Et jouir de l'éclat de ce beau paysage.

Voyons, est-ce que je ne serais pas le premier à me moquer de moi ? Et si vous vous mettiez de la partie aurais-je raison de me plaindre ?

Au fait, je respecte beaucoup Mme de Girardin et j'ai pour son talent une admiration que je ne cache pas ; mais il m'est impossible de trouver si belles qu'on le dit les lettres qu'elle a signées *Irène de Châteaudun.* C'est étudié, c'est guindé, c'est poli à l'émeri comme une gravure de mode, mais ce n'est pas naturel. Les lettres de Méry, de Jules Sandeau, de Théophile Gauthier, ont exactement le même défaut ; c'est trop correct pour être beau.

Une fois dans ma vie j'ai fait un dessin : c'était un moulin avec des arbres et une charrette. J'y avais travaillé pendant longtemps, avec le compas et la règle graduée. La chose aurait dû être par-

faite. Elle l'était, en effet, comme architecture ou levé de plans ; comme dessin, elle était simplement horrible. Dans trois ou quatre coups de crayon, un connaisseur à qui j'avais montré mon œuvre, me fit le même sujet et ne se servit ni du compas ni de la règle. Je vous assure que son moulin et sa charrette avaient une meilleure tournure que les miens : j'avais fait de la science ; il avait fait de l'art.

Voilà en somme ce qui me reste de *La Croix de Berny*. Je sais bien que je commets là une action téméraire. Mais, enfin, il y a tant de gens qui, tout bas, vouent Handel aux gémonies, et tout haut le trouvent admirable !

Je dis tout haut, ce que beaucoup de personnes pensent tout bas.

LA MODE

Les chapeaux de femmes ont encore changé de forme cette année : au lieu d'être relevés sur le côté, ils sont repliés sur le devant, ce qui donne un petit air crâne qui n'est pas sans charme, *pourvu toujours*, comme on dit dans les *bills* de la Chambre, que la coiffure soit portée par une jolie personne.

Au reste, la forme changera encore l'an prochain : les modes passent et reviennent comme les ministres ; celles et ceux qui sont au pouvoir ayant toujours raison.

Il y a longtemps que, sur ce chapitre, on fait une guerre à coups d'épingles à la plus belle partie du genre humain. Hélas ! j'ai moi-même été quelque peu caporal dans cette milice,—inoffensive d'ailleurs comme toutes les milices, mais assez nombreuse pour inquiéter l'ennemi et l'empêcher de dormir des deux yeux à la fois.

Ai-je eu raison ? Je n'en suis pas sûr ; et quant à discuter sur le sujet, j'aime mieux prendre à moi seul le pour et le contre, ménageant, de cette façon, la chèvre et le chou.

Et d'abord, nous sommes peut-être un peu dans

l'erreur lorsque nous accusons les femmes de faire, de défaire et de changer les modes si souvent. Avons-nous bien réfléchi sur les origines de cette souveraine sans cesse renaissante ? Pour moi, j'y ai songé profondément et, comme disent les discours académiques, avec toute l'attention que comporte la gravité du sujet. Ce travail nouveau m'a conduit tout droit à la conclusion que les femmes n'ont rien du tout à faire avec la mode, et qu'elles sont complètement innocentes de ses changements aussi fréquents qu'inattendus.

Je m'aperçois que je me fais des amies et des alliées.

Or, la mode, c'est nous, le sexe laid et barbu, qui la faisons, qui la choyons, qui la perpétuons. Je m'explique, car cela demande explication.

Le commerce fait vivre la moitié du genre hu-

main, sans compter ceux qu'il fait vivoter. Dans l'alimentation de cette machine qui s'appelle le négoce, les objets qui servent à nous vêtir et à nous orner entrent pour une part considérable. Je vous demande un peu, entre nous, ce que deviendraient le mercier, le gantier, le chapelier et le bottier, si la mode ne changeait pas? La robe, le gant, le chapeau et la bottine ayant toujours la même coupe et la même forme, ces objets seraient d'une durée désastreuse pour le fournisseur. La même coiffure se porterait pendant trois étés de suite, et la simple jupe de l'an dernier n'appellerait pas, l'an prochain, les agréments de la double jupe et du *grecian bend*. Ce serait à fermer boutique.

Les boutiquiers ont plus d'esprit que cela ; ils le savent, et je viens de m'en apercevoir. Un jour, le gant s'attache par une simple boutonnière. Trois mois après, il aura deux boutons; encore

un peu de temps, le troisième bouton s'ajoute aux deux premiers. Une femme élégante peut-elle décemment porter un gant à deux boutons quand toutes les vitrines en étalent de magnifiques qui s'attachent par trois boutons ou par un seul bouton ? Vous voyez bien que la chose n'a pas le sens commun. D'ailleurs, la différence des prix est presque insignifiante, et l'on s'est aperçu que les gants d'il y a trois semaines ont une vilaine tache, apostée tout exprès pour tenter les regards indiscrets et les langues plus indiscrètes encore. Le rusé marchand avait compté là-dessus : son calcul n'était-il pas fondé sur le plus solide des raisonnements !

L'été dernier, le bord du chapeau était pincé au-dessus de l'oreille gauche ; on aurait bien pu, cette année, le pincer sur l'oreille droite. Mais, voyez ce qui serait arrivé. Des femmes économes

—la race n'en est pas encore tout-à-fait éteinte—auraient manqué de savoir-vivre jusqu'au point de changer bout pour bout le chapeau de l'été précédent, ce qui aurait en même temps réalisé un bénéfice pour la famille, et satisfait aux exigences de la mode en découvrant l'oreille droite. Mais le chapelier ne l'entend vraiment pas de cette oreille-là. Que fait-il, le misérable exploiteur? Il a plus d'une corde à son arc, c'est-à-dire plus d'une forme à sa disposition. Il relève le chapeau sur le devant et donne au fond une forme telle que la transformation, sans lui, devient impossible. Qui est-ce qui sera bien attrapé? Ce n'est toujours pas lui. Et vous aurez maintenant le courage de censurer la pauvre femme qui éprouve le désir bien naturel de suspendre au grenier le feutre mal relevé pour en acheter un plus conforme aux tendances du jour? Vraiment, je vous croyais le cœur mieux placé.

Du reste, le chapelier a cent fois raison. Le front n'est-il pas la plus noble partie de la figure, celle où les tempêtes s'amoncèlent, où la joie fait rayonner ses souveuirs, où la douleur vient répandre ses ombres? Qu'est-ce que l'oreille droite ou l'oreille gauche auprès de ce miroir qui rend toutes les nuances, de cette surface qui photographie tous les sentiments? Qu'il se lève celui qui prétend ôter à une femme estimable le droit de marcher le front haut et découvert!

J'avoue que la bottine ne semble pas comporter, à première vue du moins, les mêmes raisons de changements, de modifications. Mais croyez-vous que le bottier soit moins rusé que son confrère le chapelier?

—Je ferai remarquer à Madame, dit-il avec son sourire le plus engageant, que cette année, le talon

est exhaussé de deux lignes et demie ; le bout de la semelle a une coupe spéciale et la bottine se lace beaucoup plus haut. Mon correspondant, qui a l'honneur de chausser Madame la marquise de Lorne, m'a fait tenir les derniers patrons de Paris. Pas une dame ne voudrait maintenant sortir avec une chaussure d'un autre style.

Hum ! puisqu'il est question de la marquise de Lorne, il ne s'agit pas de plaisanter : au rebut les antiquailles ! on n'a qu'une parole ; et la bottine du mois passé prend tristement le chemin du grenier, où les rats seuls seront les témoins de sa profonde infortune et boiront silencieusement ses pleurs amers.

Vous voyez bien que, dans tout ceci, la femme n'est qu'un sujet qui subit son tyran, d'une manière assez philosoqhique, il faut se l'avouer.

Si nous avons à porter la guerre, portons la donc dans l'arrière boutique où la mode tient ses comités et rend ses arrêts que le commis du comptoir se charge de promulguer entre trois saluts et une demi-douzaine de sourires sur sa bouche en cœur. Prenons-nous-en à la pluie et ne bousculons pas les gens qui sont inondés. Extirpons la maladie, mais n'étouffons pas le malade qui ne peut pas se défendre.

Du reste, si nous faisions un léger retour sur nous-mêmes, nous trouverions peut-être dans notre for intérieur des motifs d'indulgence envers notre prochain. Avouons-le ; nous avons bien, nous aussi, nos petites faiblesses à cet endroit ; elles sont moins remarquées, voilà toute la différence.

C'est peut être, après tout, parce que nous sommes moins remarquables.

Au fond, sommes-nous complètement insensibles aux variations de la mode ? Nos chapeaux sont-ils bien toujours les mêmes ? Et sans parler du pantalon, de la redingote et du gilet, le simple choix d'une cravate ou d'un soulier n'exige-t-il pas souvent un travail d'imagination dans lequel nous nous complaisons sans avoir l'honnêteté d'en convenir ? Il n'y a pas jusqu'à la barbe qui ne subisse les courants et les contre-courants de la façon. Je pourrais aller plus loin ; mais on ne peut pas exiger que je m'immole du coup pour la perte de mes semblables.

Si l'on veut m'en croire, faisons la paix, une paix honorable. Ne taquinons plus les femmes au sujet de la mode. Il pourrait arriver qu'on usât de représailles ; et, dans ce siècle où les femmes sont de force à endosser la toge et à manier le scalpel, nous pourrions, à la fin, n'avoir pas le beau rôle !

Je ne crains rien tant que le ridicule, et je ne serais pas surpris si, quelque jour, nous y tombions tout vifs. Nous y sommes déjà peut-être un peu.

Après cela, que celui qui n'est pas convaincu essaye de traverser la période de la culotte collante avec un pantalon bouffant, ou d'aller au bal avec la cravate et la perruque de nos pères.

Il m'en dira des nouvelles.

LE PRINTEMPS ET LES DÉMÉNAGEMENTS

Tout le monde a déménagé : c'est le temps, ou jamais, de glisser ma chronique.

Le printemps rend timide. Tout change, tout s'embellit, tout se ragaillardit. Le brin d'herbe vert lève sa petite tête et regarde hardiment la neige qui s'enfuit toute honteuse ; les arbres ris-

quent un bout de feuille ; les maisons s'arment de leurs jalousies vertes ; les jardins et les champs font leur toilette. Il n'y a pas jusqu'à votre chien et votre chat qui ne changent de poil. L'homme seul, dans sa fixité désespérante, passe au milieu de tout cela, voit tout cela avec les mêmes yeux, ou le même œil, s'il n'en a qu'un. Il se promène partout sur les mêmes jambes, mouchant le même nez, tenant le tuyau de sa pipe avec les mêmes dents ou les mêmes gencives. Voilà pourquoi, à mon avis, le printemps rend timide.

Vous voyez-vous d'ici, assistant à une fête où tous les gens sont habillés de neuf, étincelants, miroitants ? Vous seul supportez la honte d'un chapeau mal étrillé, d'un pantalon trop court et d'un paletot qui a la débâcle dans les coudes. C'est exactemeut la même sensation.

Si nous pouvions, comme les arbres, nous faire

quelques légères améliorations à chaque printemps. Tel se ferait pousser des jambes neuves et droites pour les jambes faibles et croches qui l'affligent. Tel autre, qui est d'un naturel batailleur, se donnerait le luxe d'un bras capable de faire avantageusement le coup de poing avec tout le monde. Celui-ci voudrait avoir un nez plus modeste et moins provoquant. Celui-là, qui vise au muscadin, ferait reprendre à la nature ce qu'elle a mis de trop sur ses pieds. Tout le monde voudrait un ratelier neuf.

Hélas ! ce n'est pas tout-à-fait cela. Il y a tant de pauvres diables qui, avec le printemps, ne peuvent pas même changer d'habit et portent leur casque de fourrures en juillet.

Nous avons toutefois la perspective d'une année fertile en grandes choses ; cela nous dédommagera

Exemple :

Dorénavant (ainsi du moins le porte la rumeur), il ne sera plus de bon goût d'inviter une dame pour un concert, un tour de voiture, ou pour prendre une glace. Tout est bouleversé.

Comme les jeunes gens à fortune mince vont être heureux !

La chose est palpable.

Vous rencontrez une dame dans la rue, ou chez elle. On parle d'un concert qui s'organise.

Tout-à-coup votre oreille est agréablement chatouillée par les paroles :

— Est-ce que j'aurai le plaisir, monsieur, de vous conduire au concert, mardi soir ?

Mais......madame......

— Allons, allons, c'est entendu : ma voiture ira vous prendre à huit heures.

Le mardi arrive, vous vous laissez conduire tout benoitement. Pour que les mauvaises langues ne parlent pas, votre père, que madame a eu l'obligeance d'inviter, vous accompagne. En arrivant à la salle de concert, votre compagne se met en quatre pour vous trouver un siége pendant que vous lorgnez votre voisine qui vous offre un programme. Enfin, le siége trouvé, vous vous y installez commodément, oubliant peut-être de remercier, et votre amie se tient galamment debout, tout auprès, deux mortelles heures durant ; trop heureuse si, sous prétexte qu'elle vous cache la scène, vous ne la forcez pas à céder sa place à une autre qui a l'avantage d'un physique un peu plus court !

Dans l'entr'acte, elle vous offre une glace et un cigare.

Ce n'est pas tout.

Le concert terminé, pendant que votre galante amie court voir si la voiture est arrivée, Clémence, vous voyant seul, s'approche de vous et demande poliment si elle n'aura pas l'honneur de vous reconduire.

Les absents ont toujours tort. Vous oubliez Lise qui s'enrhume à la porte et vous acceptez l'offre de Clémence qui possède un manteau d'un écarlate plus brillant. Lise revient dans la salle : des officieux se hâtent de lui annoncer que vous venez de partir avec Clémence.

C'est très-joli.

Tout le monde déménage.

Savez-vous ce que c'est qu'un déménagement ? C'est une maladie à laquelle résistent certaines constitutions robustes, mais sous laquelle succombent infailliblement les trois-quarts de toute ville un peu remuante.

La fièvre commence le premier février de chaque année.

Ce jour-là toutes les personnes que vous rencontrez dans la rue portent l'œil et le nez haut, cherchant les affiches.

Enfin le bienheureux écriteau trouvé, le mari va visiter la maison et fait rapport à sa femme, le soir, en arrivant. Au bout d'un quart d'heure, il est complètement embrouillé dans les questions de détails que tout le monde lui pose. Madame veut savoir de quelles couleurs sont les tapisseries, de

quelle grandeur les chambres : faudra-t-il un tapis neuf au salon? Mademoiselle s'informe s'il y a des volets à sa chambre; bébé, si la cour est pavée : la servante introduit délicatement la question de la cuisine : est-elle en haut ou en bas? Y a-t-il un marteau ou une sonnette?

Le mari, qui n'est pas préparé, balbutie; la femme gronde et décide que demain elle ira elle-même. Le lendemain soir, même scène.

Bref, toute la famille va, chacun à son tour, scruter chaque coin du nouveau logement, lequel, décidément et en fin de compte, ne convient pas.

Il y en a ainsi pour deux bons mois.

Enfin le précieux bijou est trouvé, mais il faut payer dix louis de plus. Le mari refuse net. La

femme plaide, il devient songeur. La jeune fille fait son petit discours : il consent.

Grand émoi dans l'intérieur. Le quinze avril, le bouleversement commence. On ne change pas de maison comme de chapeau.

Il faut lever les tapis, décrocher les cadres, enlever les rideaux ; puis un jour que le soleil luit un peu plus chaud, les poëles et les tuyaux se démontent et se nettoient.

Le lendemain, hélas ! il gèle : bébé prend le rhume : les poëles se remettent un à un.

Enfin, le grand jour arrive.

Dès cinq heures du matin, les charrettes font blocus dans la rue. Tous les petits mystères de la famille sont mis au jour. Deux yeux profanes

viennent sonder tout cela. Des hommes affreux crachent partout, fument, boivent votre vin dans vos verres pendant que vous êtes en bas : les enfants ont froid et pleurent.

Vous êtes obligé de suivre chaque charrette, comme un roulier ; voir à ce qu'on ne brise pas ceci, qu'on ne gâte pas cela.

Ici, pendant que vous sortez, vos successeurs entrent. Là-bas, pendant que les autres sortent, vous entrez. C'est un amas de meubles, une confusion de faïence à n'y plus rien comprendre.

Les voisins et voisines sont là qui font leurs petites remarques.

— Tiens, je pensais qu'ils étaient mieux meublés.

— Voilà une chaise dépareillée.

— Ces tapis ont fait leur temps. Hum ! leurs lits ne paraissent pas mous : je m'explique maintenant pourquoi ils se levaient si matin. Çà n'est pas du duvet !

Vous entendez tout cela, et vous ne pouvez pas faire fouetter le cheval ; il faut aller au petit pas : tout se briserait.

Enfin vous êtes installé.

Les charretiers sont disparus ; vous redevenez seul possesseur de vos meubles, de vos choses. Il y a là un petit moment de bonheur indescriptible.

Cependant, au bout de cinq ou six jours, nouvel embarras. Les ouvriers, menuisiers, peintres et tapissiers montent à l'assaut. On vous pourchasse

de chambre en chambre : vous déjeunez au grenier et vous soupez à la cave. Ensuite, il faut des tapis neufs ; vous avez une chambre de plus il faut la meubler ; les comptes arrivent ; un tas d'embêtements, vous en avez pour trois mois, et vous arrivez à jouir de votre tranquillité juste au moment où il faut se mettre à poser les poêles pour l'automne et l'hiver.

L'an prochain, vous recommencerez ; et ainsi de suite jusqu'au moment où il n'y aura plus de maisons à louer, ce qui sera proche de la fin des temps.

CHOSES ET AUTRES

Si vous croyez qu'il est facile, aujourd'hui, d'écrire une chronique, vous vous trompez.

Ce n'est plus comme autrefois.

Les chroniqueurs étaient rares et se comptaient. Une chronique était tout un événement. On la

saluait comme un météore, ou comme la succession d'un oncle d'Amérique. Le grand'père en laissait tomber sa pipe ; la mère laissait son thé refroidir, et la jeune fille s'endormait le soir en répétant le nom de l'heureux chroniqueur. On l'aimait, on le respectait, on le craignait même : c'était tout un personnage. Le journal qui était assez heureux pour l'imprimer, voyait en une semaine doubler le nombre de ses lecteurs, de ses lectrices surtout : il était au moins certain d'être lu par des gens d'esprit.

Hélas ! cet heureux temps n'est plus. Aujourd'hui, les chroniqueurs sont légion. Ils surgissent partout ; ils sont le grand nombre. Or, comme il est de fait que dans ce monde, ainsi que dans toute grande réunion d'ailleurs, les gens d'esprit n'ont pas la majorité, il s'ensuit que le sel a abandonné la chronique, laquelle est devenue grosse,

épaisse et lourde, d'élégante, fine et gracieuse qu'elle était jadis.

Il y a bien encore, par-ci par-là, quelqu'un qui s'oublie jusqu'à faire une chronique spirituelle; mais ces choses-là deviennent de plus en plus rares, et disparaîtront bientôt.

Au reste, que voulez-vous; si tout le monde adopte la même spécialité il est bien clair que cette spécialité doit sauter.

Supposons que tous les citoyens de Québec se fassent notaires: la profession coule.

Il en est de même pour la chronique. Tout le monde s'y jette; bien peu y réussissent.

Vous amassez une masse de jolis faits, inédits, curieux, enlevants. Vous les travaillez dans votre

imagination et vous en faites un petit bijou de bon ton littéraire, présentable en bonne compagnie. Au moment de l'expédier, vous êtes interrompu par l'arrivée d'un petit journal quelconque, hebdomadaire la plupart du temps.

Les bras vous tombent.

Une sueur froide vous envahit.

Horreur !..........

Votre bijou, si péniblement travaillé, est là ; sans couleur, fade, stupide, il est vrai ; mais enfin, il y est ; cela suffit.

Vous ne pouvez plus être imprimé : l'effet est perdu. Il vous faut biffer peut-être deux pages et inventer un remplissage.

C'est à dégoûter du métier.

Une chose me console, toutefois. La neige est complètement disparue et le soleil arrive. C'est toujours une compensation. On endure beaucoup plus facilement par le beau temps que par la pluie.

Le monde est ainsi fait d'ailleurs ; des joies pour toutes les douleurs et des douleurs pour toutes les joies.

Il y a une masse de nouvelles à l'horizon ; mais, comme de juste, tout est déjà raconté, j'arrive trop tard.

Les seules émotions qui, pour n'être pas nouvelles, ont encore une certaine fraîcheur, sont celles que nous fournissent les troubles de la Rivière-Rouge et les embarras des membres de la nouvelle corporation.

Il y a une odeur de poudre d'un bout à l'autre du pays.

Le canon de la citadelle, matin, midi et soir, semble plein de menaces. Il y a des gens qui, à chaque nouveau coup, mettent leurs bottes, visitent la capsule de leur fusil et embrassent leur femme et leurs enfants.

D'autres ne mangent plus sans un revolver chargé près de leur assiette, et couchent dans un accoutrement de guerre complet.

Dans une maison que je connais, la servante a été dressée à crier «qui vive» et à exiger le mot d'ordre de tous ceux qui se présentent après six heures du soir.

Il y a des jeunes filles qui pleurent le départ

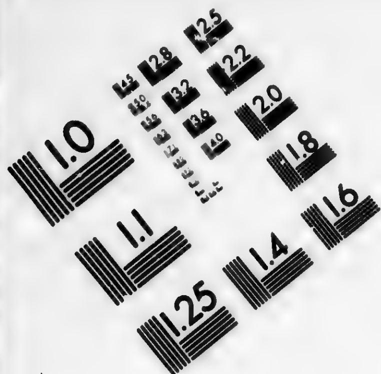
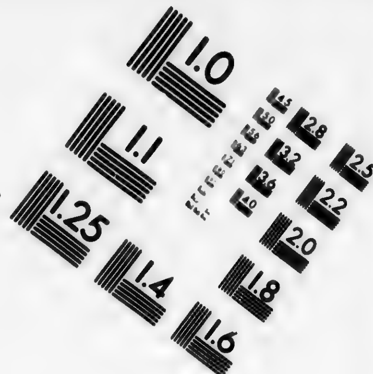
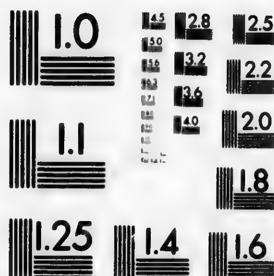
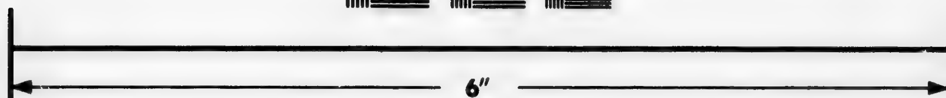



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)








futur d'un jeune capitaine; des mamans qui se lamentent et voient toutes sortes de dangers pour un colonel ou un major qui n'a jamais monté à cheval, et qui, comme de raison, s'est procuré la bête la plus fringante qu'il a pu trouver et les éperons les plus piquants possible.

A chaque instant il circule un nouveau bruit, une nouvelle rumeur se répand: « Les volontaires partent pour la frontière ! » On se dépêche, on se remue, on se bouscule. L'un va vite mettre ordre aux affaires de sa conscience; l'autre, plus matérialiste, fait le tour de ses débiteurs,—oubliant à dessein d'entrer chez ses créanciers—afin de laisser quelqu'argent à sa femme. Un troisième devient subitement boiteux; un quatrième ravive une plaie qu'il entretient depuis plusieurs jours et court chercher une exemption du médecin. Tous sans exception font leur testament. Les notaires

ont encore plus de besogne que le sergent recruteur : ils perdent un embonpoint qui passe à leur coffre-fort.

Une heure après, contre ordre ; les troupes sont déjà revenues.

L'avocat-capitaine qui avait laissé le tribunal en toute hâte pour courir aux armes, vient reprendre sa cause pendant que le greffier-colonel fait gémir le banc sous la piqûre de ses éperons.

La même chose se répète pendant quinze jours, quand, tout à coup, arrive un ordre de licenciement général. Les yeux se sèchent et les malades reviennent subitement à la santé.

....

Il y a un petit plaisir qui nous advient régulière-

ment tous les ans et dont personne ne se fatigue : c'est l'arrivée et le départ des vapeurs de Montréal.

Le départ, surtout, possède un attrait piquant qu'il est difficile de trouver ailleurs.

A trois heures et demie, le quai commence à se remplir d'une foule unique dans sa composition. De la soie fine et de la grosse toile du pays ; des chapeaux qui ont trop de couleur et d'autres qui n'en ont plus ; des mains peut-être sales, mais gantées ; d'autres certainement sales, mais pas gantées. Tout cela curieux, grouillant, affairé, plein de malles et de paquets, causant à tue-tête pour couvrir le bruit de la vapeur.

A chaque moment, un monsieur se précipite sur la passerelle, la montre à la main, et s'informe au

capitaine s'il a le temps d'aller à bord dire un dernier petit bonjour. Sur un signe affirmatif, il s'élance comme une bombe, renverse tous les passants et revient de la même manière, cinq secondes après, pour y retourner encore.

Généralement, au dernier coup de sifflet et après le premier tour de roues, quand le bateau a déjà quitté le quai, un monsieur arrive, à l'air effaré, suivi de porteurs et d'une légion de malles. Il faut qu'il soit demain sans faute à Montréal. Il s'élance par-dessus la galerie ; quand un autre monsieur qui s'est un peu trop amusé à bord, s'élance de son côté et en sens contraire, pour sauter sur le quai ; au milieu du parcours, ils se rencontrent dans un choc épouvantable et se renvoient réciproquement à leur point de départ, furieux l'un contre l'autre ; pendant que le vapeur s'éloigne majestueusement.

C'est alors que les faiblesses de cœur se révèlent. Du quai au steamer et du steamer au quai, il s'établit une chaîne non interrompue de mouchoirs, de larmes et de soupirs.

Il y a des gens qui partent pour Batiscan et qui éprouvent les mêmes émotions que s'ils partaient pour le Japon.

Enfin le steamer s'éloigne tout à fait, la silhouette du capitaine s'efface dans le lointain et toute cette foule se disperse pour revenir demain savourer les mêmes émotions.

AU MARCHÉ

On parle souvent des marchés européens et des marchés américains, c'est-à-dire des débouchés qui s'offrent au grand commerce des différents pays ; mais je ne vois pas que les journaux de la finance aient encore parlé du marché de Québec, qui, pourtant, vaut bien la peine qu'on en dise un mot.

Quelle est la ménagère, quel est le chef de famile qui ne connaisse pas sur le bout de son doigt cette petite plaine pierreuse bornée à l'est par la cathédrale, à l'ouest par le vieux collége des Jésuites, et, de chacun des deux autres côtés, par une rangée de boutiques plus ou moins achalandées ? C'est là que s'est réfugié et que subsiste encore, dans toute son antique originalité, le vieux Québec que M. Marmette décrit dans *l'Intendant Bigot.*

Il y aurait lieu de faire une intéressante étude archéologique sur cet endroit consacré par vingt épisodes saisissants de notre histoire ; mais tel n'est pas aujourd'hui le but que je me propose. Je veux tout bonnement vous donner, aussi fidèlement que possible, la physionomie de notre marché telle qu'elle est actuellement et telle qu'elle sera encore, probablement, dans cinquante ans, les jours de sa toilette officielle, c'est-à-dire tous les

samedis. Car, il faut le dire sans nous en vanter, Québec possède à un degré remarquable ces deux qualités que les deux sexes se refusent réciproquement depuis un temps immémorial, la constance et la fidélité. Ce n'est pas à nous qu'on pourra jamais reprocher de marcher trop vite et d'abandonner les vieilles traditions :

.... Ruat cœlum,
Impavidum ferient ruinæ !

Voici comment, chez nous, on peut entendre ces vers du vieil Horace :

« Les maisons nous tombent sur le dos, mais nous respectons trop leurs glorieux débris pour songer à insulter cette poussière vénérable par une construction nouvelle. »

Le latin peut braver l'honnêteté, mais, en attendant, il dit la vérité.

Nous voici donc au samedi. Dès cinq heures du matin, la place du marché commence à se remplir de voitures qui débouchent invariablement par la rue de la Fabrique. Cela vient de Beauport, de Charlesbourg, des deux Lorettes et de plus loin encore.

Les cochers sont presque toutes des femmes: admirable calcul pour exploiter la galanterie de l'acheteur ! Les charrettes se rangent sur trois ou quatre files de chaque côté des trottoirs, que notre corps civique a fait construire dans un de ces mouvements de munificence dont il n'abuse pas.

C'est l'heure que choisissent les ménagères matineuses, celles qui ne sont pas parfaitement sûres que l'argent et les bons marchés viennent en dormant. Elles s'approchent, l'air grave et le panier

au bras. Elles connaissent leur affaire, et bien fin qui pourra les attraper ! Elles tâtent les membres des vieilles volailles auxquelles on a rompu les os pour leur donner, aux yeux des naïfs, une apparence de souple jeunesse. Elles plantent hardiment la sonde dans le seau de beurre pour s'assurer si le milieu ne contient pas une pierre ou un morceau de glace. Elles mettent de côté, sans merci, le gigot de veau ou de mouton que le rusé vendeur a *soufflé*, pour le faire paraître plus gras. Elles ne prendront jamais des œufs gâtés pour des œufs frais, et sauront choisir dans vingt voitures différentes les patates qui *fleurissent*.

Mais, hélas ! tout le monde n'a pas le même flair et le même coup d'œil infaillible ; et quand nous arrivons, nous autres, les naïfs, nous payons cher pour aller nous jeter tout droit dans la gueule du loup. Et cette gueule du loup est plus réelle

et plus terrible qu'un vain peuple ne serait tenté de le croire.

On chante tous les jours la douceur des mœurs, la patriarcale honnêteté des habitants de nos campagnes. On n'a pas tort; mais je serais d'avis, en certaines circonstances, de mettre quelques bémols à la clef, ce qui indique une certaine retenue dans l'éloge, et forme un mode moins joyeux. Au reste, c'est peut-être l'air vicié des villes qui change en un vil plomb cet or pur des séjours champêtres. Dès que le campagnard franchit nos barrières avec sa charge de denrées, l'agneau devient loup, la colombe se grime en vautour. Elle serait longue, l'histoire de tous les méfaits qui se pratiquent envers et contre nous, de tous les petits brigandages que l'on exerce à notre endroit, en donnant pour raison que ce n'est pas un péché de blaguer les bourgeois qui sont plus riches que le pauvre monde.

Il n'y a pas de manœuvres ni de trucs auxquels on n'ait recours pour donner au vieux l'apparence du jeune, au dur la souplesse du tendre, au nauséabond une odeur qui ne soit pas trop indiscrète.

Au premier soleil de mars, tout le vieux sucre d'érable, refondu et habillé d'un bouleau immaculé, se vend hardiment pour du sucre de la saison nouvelle ! Ou bien, en y ajoutant de l'eau de neige, ce qui ne coûte pas cher, on en fabrique un sirop auquel les gens crédules trouvent une saveur toute printanière. Une bouteille de ce *réduit* se vend comme primeur, et le commerce rapporte gros. Sur cinquante acheteurs, il y en a deux qui découvrent le truc ; les quarante-huit autres payent sans discuter et dégustent en famille la précieuse nouveauté.

Puis vient le temps du beurre frais. On lave

du beurre salé, on le met dans de jolis moules et le tour est fait. Au reste, comme l'imagination joue un grand rôle dans les éléments constitutifs de notre bonheur, ceux qui se laissent ainsi tromper ne sont peut-être pas, à tout prendre, les moins habiles et les moins heureux.

Tel qui marque d'une croix néfaste les jours où, par la négligence de sa cuisinière, il a pris du thé à son déjeuner, au lieu de humer longuement sa tasse de moka, serait probablement bien malheureux s'il savait que, d'un bout à l'autre de l'année, il ne boit qu'une chicorée tout-à-fait roturière.

Ce n'est pas seulement sur la qualité des objets que l'on trompe l'acheteur, c'est dans les prix. Il y a des prix pour les connaisseurs et des prix pour ceux qui n'y entendent rien : des prix pour ceux qui marchandent et des prix pour ceux qui achètent les yeux fermés.

Voici un particulier qui s'approche d'une charrette ; il est suivi par un gamin qui porte dans un panier un gigot de mouton dont l'extrémité saignante menace, avec le courage aveugle de l'insensible, l'habit blanc du prochain qui ne s'esquive pas à temps. Il avise une *tresse* d'oignons.

— Combien ces oignons ?

— Une piastre.

Il paie sans mot dire et jette la tresse à son petit esclave.

Après lui passe une femme qui porte elle-même son panier. Celle-là s'y connaît ; elle s'adresse à la même charrette :

— Combien les oignons ?

— Une piastre.

— Vous plaisantez ! Je vous en donne un écu.

— Impossible, je viens de les vendre une piastre à ce monsieur.

— Merci, c'est trop cher.

La femme fait semblant de s'éloigner. La propriétaire des tresses la rappelle :

— *Combien pour vous*, madame ?

— Un écu, pas davantage.

— Voyons, mettez trois trente-sous.

— Pas un sou de plus.

— Eh ! bien, prenez-là.

Cela arrive ainsi tous les jours et plusieurs fois par jour. Si ce n'est pas un vol, ce n'est toujours pas un acte de vertu.

Et que dire de la mesure et du poids? Les livres n'ont pas tout-à-fait quinze onces ; le gallon rapetisse constamment, et le minot de patates n'a guère plus que trois-quarts de la mesure. Le bois de deux pieds et demi porte à peine vingt-six pouces, et la corde, sous prétexte qu'elle est anglaise, descend aux proportions du cordon.

Et tout cela est toujours *garanti de première qualité*.

Je pourrais vous parler des ingrédients étranges qui entrent dans la composition de la saucisse, du boudin et des *pralines*. Mais vous ne me croiriez pas, ou bien vous en perdriez l'appétit : deux résultats que je ne cherche pas à obtenir.

Quoi qu'il en soit, il y a là un mal plus sérieux que ne le pensent ceux qui le pratiquent.

On envoie en prison un homme qui vole un morceau de pain, et l'on entoure de considération l'*honnête* et riche industriel qui vous vend des pierres et de la glace pour du sucre ou du beurre ; qui vous donne quinze demiards pour un gallon, et qui mêle la viande de son chat au saucisson que vous mangez à votre déjeuner.

Il serait peut-être temps pour tout le monde de réfléchir un peu sur ce sujet. Chacun y gagnerait, les uns la probité, les autres une bonne digestion ; on serait content des deux côtés : cela peut bien valoir la peine qu'on y pense.

HAUTEURS ET BAS-FONDS

Je n'ai jamais vu une semaine aussi dépourvue de nouvelles.

Il y a des semaines grasses et des semaines maigres. Les gens indépendants choisissent celles qui sont bien dodues, pendant que leurs compagnons moins favorisés sont sur les dents.

Le port est pourtant bien garni de navires. Il y a toute une forêt de mâts en face de la ville. C'est généralement avec eux que, chaque printemps, arrivent la sève et la vie.

Cette année, les vaisseaux nous ont bien apporté quelques coups de couteau, plusieurs contusions, un certain nombre de crânes fêlés, une raisonnable quantité d'yeux pochés, mais rien de plus.

La ville est tranquille; le port est en repos. J'en profite pour parler d'autre chose.

Le monde est singulièrement construit.

Je ne suis ni philosophe ni profond observateur, mais j'ai remarqué une chose : le monde physique et le monde moral se reflètent réciproquement et se copient l'un l'autre.

Il y a dans chacun des hauteurs et des bas-fonds, des rudesses et des douceurs. Il existe, sur la terre, des endroits qui ne voient jamais le soleil, d'autres qui en sont constamment inondés; de même que, parmi les hommes, les uns jouissent constamment des sourires de la fortune, pendant que d'autres, la majeure partie, sont sans cesse assujettis à ses plus durs revers.

Il y a des gens qui paraissent nés pour le travail; d'autres qui semblent expressément bâtis pour ne rien faire.

Vous voyez souvent, sur une route dure, constamment foulée par de pesants convois, de pauvres touffes d'herbe végétant sous une couleur qui n'a plus qu'un souvenir de verdure. Chaque pied, chaque roue, en passant, courbe, écrase la pauvre plante qui se relève chaque fois avec un nouvel

effort et un peu moins vivante, jusqu'à ce qu'enfin un dernier coup la renverse tout-à-fait et la brise sur le sol. Cette herbe était pourtant bonne, et, au besoin, pouvait empêcher une bête de mourir de faim.

Un peu plus loin, un chardon ou une plante vénéneuse pousse orgueilleusement ses tiges en dehors de toute atteinte. Ses racines fûssent-elles sur la pierre sèche, le vent apportera tout exprès la poignée de poussière et la goutte d'eau qui doit les alimenter. Si un gamin passe qui a un coup de canne à donner, comme tout gamin en a d'ailleurs, il respectera le chardon, et, de sa badine, coupera la tête de la bonne herbe.

Si le sabot d'un cheval détache et lance une lourde pierre, vous savez bien qu'elle n'ira pas retomber sur le chardon.

Regardez parmi les hommes.

Il y en a qui valent quelque chose, d'autres qui sont chardons ; un grand nombre, poison. Croyez-vous que ce sont toujours les bons qui réussissent ? C'est l'exception ; un sur cent.

Généralement, pour arriver, il faut être grand génie ou grand coquin. Pour toucher à ce sommet où la fortune cache ses faveurs, il faut y voler d'un seul coup d'aile comme un aigle ou y ramper comme un serpent.

Il y a très-peu d'aigles et beaucoup de serpents.

La bonne herbe, l'honnête homme qui a du talent et qui n'est pas un génie, arrive rarement. Ce n'est pas qu'il n'en prenne pas les moyens ;

mais il se trouve toujours des roues ou des pieds pour l'éclabousser en passant.

Si vous êtes éveillé, dans la nuit, par les lueurs d'un incendie, c'est sa maison qui brûle. Si un marchand fait une banqueroute, cet honnête homme doit lui avoir prêté son nom sur plusieurs billets. Si un vaisseau fait naufrage, il est à bord, perd sa garde-robe et gagne un rhumatisme s'il a la bonne fortune de ne pas se noyer.

Son voisin, qui a l'avantage d'être chardon, s'échappe à la nage et sauve la vie d'un monsieu qui, en reconnaissance, lui donne sa fille en ma-riage avec une dot d'un demi-million. Il n'avai jamais rien fait et voilà sa récompense qui arrive L'autre se morfond et rien ne lui réussit.

En présence de ces faits, on trouve encore d

gens qui soutiennent que la matière est tout, que la fin de l'existence terrestre est l'extrême limite et que l'immortalité de l'âme est un grand préjugé, un épouvantail, disons le mot, une bêtise.

Cela ne m'étonne pourtant pas trop. L'intérêt est le mobile des hommes, et il y a tant de gens qui ont intérêt à ne vivre que de ce côté-ci ! Ceux qui font de mauvaises affaires professent une foi inébranlable dans la loi de banqueroute. C'est la mortalité de l'âme transformée en la mortalité de la dette. Méthode aussi simple qu'expéditive d'arranger ses petites affaires, au spirituel comme au temporel.

Cela peut, cependant, ménager, pour plus tard, de terribles surprises.

Il y a encore les plantes grimpantes qui ont bien aussi leurs imitateurs parmi nous.

Un jeune arbre s'élève droit, vigoureux, plein de sève et portant un feuillage luxuriant. Quelque temps après arrive une petite tige bien humble qui demande la permission de pousser à ses pieds. Petit à petit, elle monte, l'entoure, l'étreint insensiblement. L'arbre fatigue, s'affaiblit, souffre. La plante caresse et monte toujours, protestant de ses intentions pacifiques; tant et si bien, qu'à la fin elle couvre et dévore le feuillage; l'arbre sèche et meurt.

Il est inutile de noter les originaux de cette allégorie; on les rencontre partout. On appelle cela un homme intrigant, un homme d'énergie, un homme «of pluck,» comme dit l'Anglais. « Celui-là fera son chemin, » dit-on.

L'honneur, la reconnaissance, l'amitié, toutes ces choses ne sont plus qu'une considération

secondaire ; l'essentiel est de parvenir, même en faisant tomber celui sur lequel on s'appuie.

La grande voie est ouverte à celui qui sait s'insinuer ; qui peut, sans un sou vaillant, mais avec une apparence et des airs de grand seigneur, aller s'ouvrir un compte fabuleux chez l'épicier ou le tailleur le plus en renom ; qui, avec cet habit et ces gants qu'il doit et ces provisions et liqueurs fines qu'il ne paiera point, va rendre visite aux grands personnages, et reçoit chez lui la crême des aristocrates. Les marchands sollicitent ses commandes, les cochers se battent pour le mener à crédit ; c'est à qui voudra lui offrir ses services.

Un mois après, ce grand seigneur disparaît, ne laissant après lui qu'un essaim de créanciers floués et confondus. On apprend qu'il est passé aux

Etats-Unis, ou qu'il voyage pour sa santé sur des bords inconnus.

La chose recommencera dans quelques mois. Les mêmes gens se feront filouter de la même manière.

C'est ainsi que nous allons ; le monde est une course où les uns mènent et les autres se font mener.

Ceux qui mènent et ceux qui se font mener ne sont pas plus à l'aise les uns que les autres.

Les plus heureux sont ceux qui peuvent regarder faire sans s'en mêler.

TABLE DES MATIÈRES.